

campagne qui les entoure, où les Indiens plus ou moins déculturés ne sont plus considérés que comme des paysans (voir plus loin le compte rendu de Nicolás Sánchez-Albornoz : « Indiens et tribus dans le Haut-Pérou »).

Et pourtant le processus d'érosion se poursuit jusqu'à nos jours, où nous voyons survivre encore des communautés indigènes. Paradoxe ? Ou s'agirait-il d'une ultime défense des identités ethniques, réduites désormais à leur dernier noyau ?

HOMMES D'EAU : LE PROBLÈME URU (XVI^e-XVII^e SIÈCLE).

Dans l'aire andine, et même à l'échelle du continent sud-américain, les Urus constituent une véritable énigme, à la fois historique et ethnologique¹. Presque éteints de nos jours, ils occupaient au XVI^e siècle une aire exceptionnellement vaste, le long de l'axe aquatique qui traverse le haut-plateau (rio Azangaro, lac Titicaca, Desaguadero, lac Poopo, rio Lacajahuira, lac Coipasa) : dans ce cadre, ils formaient le quart de la population indigène². Or selon une image traditionnelle, léguée par les chroniqueurs, reprise par les voyageurs et les ethnologues, ce sont des Indiens grossiers, barbares, en un mot « primitifs », qui diffèrent de toutes les autres populations andines. Ils se distinguent par l'aspect physique (dolichocéphales, teint plus sombre), la langue, le vêtement, et surtout le mode de vie : tandis que leurs voisins Aymaras ont atteint (selon le schéma évolutionniste) le stade de l'élevage et de l'agriculture, les Urus, demeurés à un niveau inférieur, ne subsistent que de pêche, de chasse (d'oiseaux aquatiques), et de collecte. Aussi suscitent-ils un mépris violent, véritablement raciste, non seulement chez les autres Indiens, mais aussi chez les meilleurs auteurs, qui les rejettent aux marges de la bestialité : « Ces Urus sont de telles brutes, affirmait José de Acosta, qu'eux-mêmes ne se considèrent pas comme des hommes. On raconte que, alors qu'on leur demandait qui ils étaient, ils répondirent qu'ils n'étaient pas des hommes mais des Urus, comme s'il s'agissait de quelque espèce d'animaux »³. Quels sont donc ces êtres étranges et monstrueux ?

L'on s'accorde à reconnaître dans le groupe uru « le reliquat d'une population très ancienne, antérieure aux Aymaras », qui les auraient ensuite refoulés dans les zones les plus inhospitalières. Quand ? Dans quelles conditions ? L'histoire des différentes vagues de peuplement de l'Amérique du Sud reste à élucider. Dans un article célèbre, publié en 1925, P. Rivet et G. de Créqui-Montfort traitaient le problème uru (« un des plus importants qui se posent en ethnologie américaine »), à partir de son aspect linguistique : ils assimilaient la langue uru au puquina⁴, puis rattachaient à son tour le puquina à la famille arawak (diffusée des Antilles au Paraguay, de l'embouchure de l'Amazone aux contreforts orientaux des Andes) ; et ils en déduisaient que les habitudes de vie des Urus, « anormales chez les peuples andins », s'expliquaient par leur origine amazonienne⁵. Hypothèses

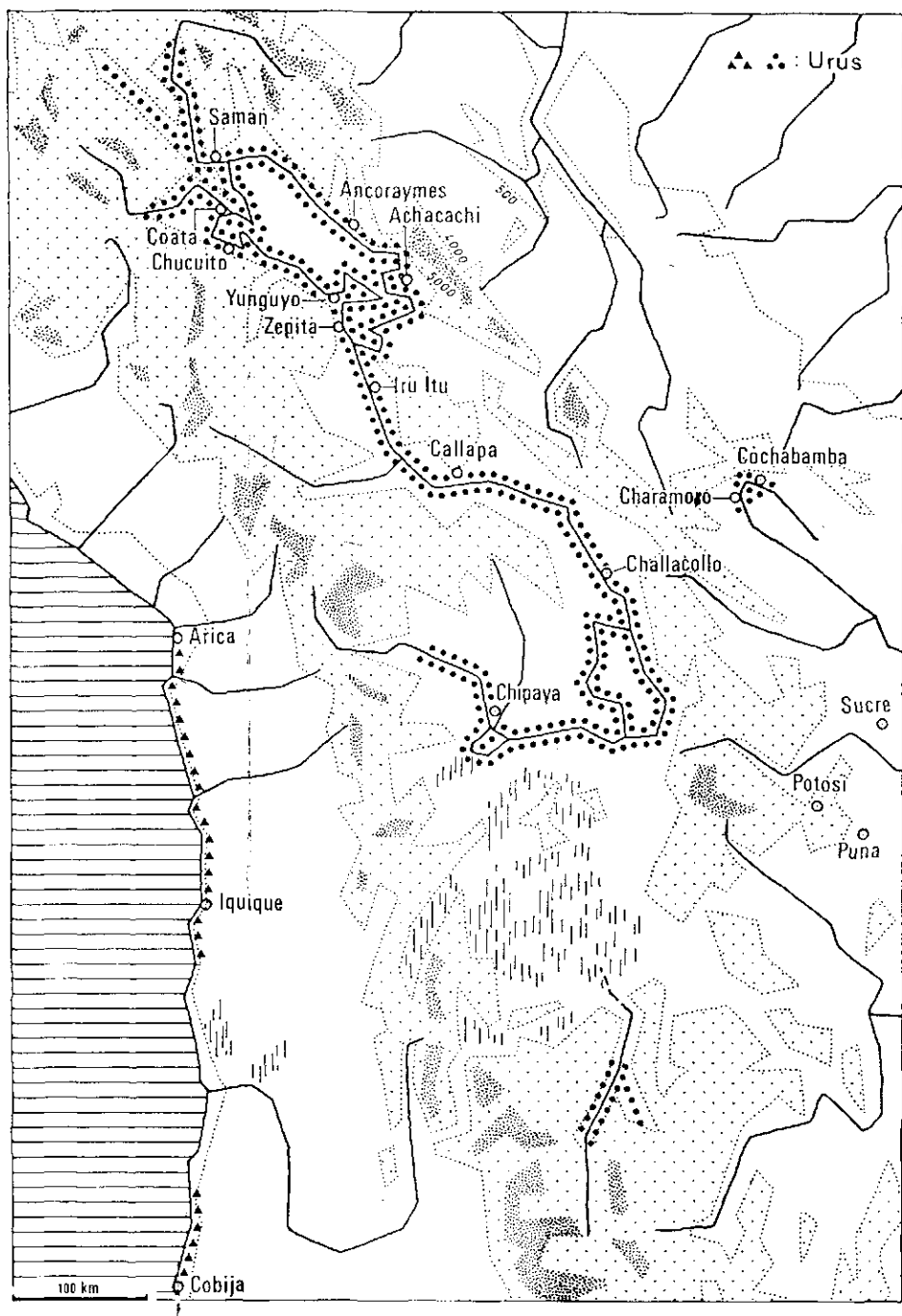


FIG. 1. — Répartition des Urus dans les Andes méridionales (xvi^e siècle)

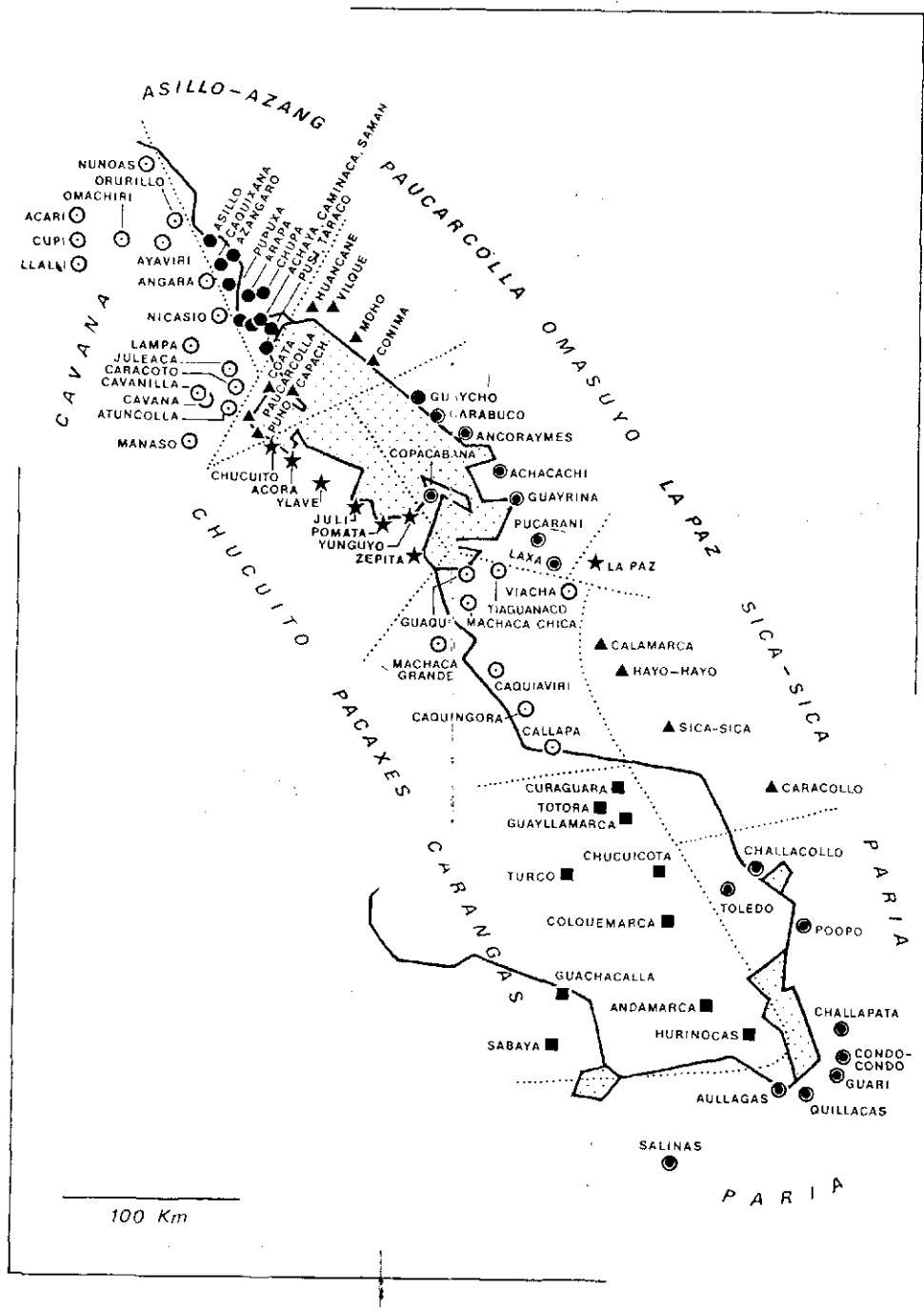


FIG. 2. — L' « axe aquatique » et les *corregimientos*

séduisantes, mais fragiles, que n'ont pas confirmées les travaux postérieurs de A. Métraux, W. La Barre, E. Palavecino, et J. Vellard⁶. L'assimilation de l'uru au puquina reste douteuse, et nous savons d'autre part qu'une langue ne suffit pas à définir un groupe ethnique⁷. Ne convient-il pas de rouvrir le dossier uru en abordant le problème suivant une autre approche, proprement historique ?

On est frappé en effet de constater qu'il se fonde sur le cliché, répété à travers les siècles, de l'Uru sauvage et inférieur par nature. Cette image ne recouvre-t-elle pas plutôt une infériorité de statut ? Déjà Ludovico Bertonio, dans le premier *Dictionnaire de la langue aymara*, publié en 1612, définissait le mot « uru » en juxtaposant les définitions suivantes : « Une nation d'Indiens les plus méprisés de tous, d'ordinaire pêcheurs et de moindre intelligence » ; « on appelle uru celui qui est sale, en haillons, faux, grossier, rustique »⁸. Soit un terme d'injure, infligé par les Aymaras. On a observé que pour ces derniers il désigne aussi les animaux sauvages par opposition aux animaux domestiques. Cependant l'autodénomination des Urus du Titicaca n'est autre que *Kot'suñs*, c'est-à-dire « hommes du lac », de même que les Chipayas se considèrent comme des *Jas-shoni*, des « hommes de l'eau » opposés aux « hommes secs »⁹. Définitions complémentaires plutôt que contradictoires : nous sommes sans doute en présence d'un de ces cas complexes où se recoupent tout à la fois appartenance ethnique, spécialisation économique (en fonction du milieu lacustre), et stratification sociale.

Les recherches sur le problème uru se limitaient jusqu'à présent à deux types d'informations : d'une part les descriptions épisodiques des chroniqueurs, d'autre part les observations tardives des voyageurs et des ethnologues. Mais les abondantes archives de l'administration espagnole n'ont pas été systématiquement exploitées : c'est à ces dernières que nous aurons recours. Nous réserverons les problèmes de l'origine et de la langue, qui demandent la collaboration d'autres disciplines, et interrogerons ces sources du point de vue de l'histoire économique et sociale : que nous apprennent-elles sur la nature et la fonction des Urus pendant les xvi^e et xvii^e siècles ? Entraient-ils dans une catégorie analogue à celle des *yana*, ces Indiens détachés de leur communauté d'origine, au service soit de l'Inca soit des chefs traditionnels¹⁰ ? Correspondent-ils tous, sans exception, à la description d'hommes lacustres, purement pêcheurs, chasseurs et collecteurs ? S'agissait-il d'un ensemble véritablement homogène ? Les documents d'archives portent rarement sur les Urus en tant que tels, et ne fournissent que des données fragmentaires et dispersées ; mais la patiente réunion de ces bribes (aidée par l'expérience du terrain) aboutit par touches successives à un tableau inattendu : la littérature est longtemps restée prisonnière d'un lieu commun, d'une sorte de mythe ethnographique, que l'analyse historique permet de dissiper, tout en faisant surgir de nouveaux problèmes.



Précisons tout d'abord le cadre géographique de notre recherche : la population uru se concentre au xvi^e siècle le long de l'axe aquatique que nous avons évoqué, du lac Titicaca au lac Coipasa, sur une distance d'environ 800 kilomètres. La « Visite générale » réalisée sous le vice-roi Francisco de Toledo, au cours des années 1573-1575, révèle que cette aire s'étendait beaucoup plus au nord qu'on ne le supposait, puisqu'elle inclut le rio Azangaro, et ne

s'arrête qu'à la frontière du Nudo de Vilcanota¹¹. Hors de ce foyer, certains textes signalent la présence d'Indiens dits « Urus » jusqu'en des zones très éloignées : d'une part au sud, dans les montagnes glacées du Lipes, et d'autre part à l'ouest, sur la côte aride du Pacifique (de la hauteur de Arica à celle de Cobija). Mais ces groupes excentriques posent de difficiles problèmes de documentation et d'identification, et relèvent d'une étude distincte¹². Nous limiterons donc la présente enquête aux huit unités administratives (les *corregimientos* de Azangaro, Cavana, Paucarcolla, Chucuito, Omasuyo, Pacajes, Carangas, Paria) qui, à l'époque coloniale, comprennent la totalité de la population uru de l'Altiplano (voir les fig. 1 et 2).

Quels sont les Indiens qui peuplent cet ensemble ? D'après le recensement de Francisco de Toledo nous comptons, dans le cadre défini, 69 664 tributaires, qui se composent de 52 623 Aymaras et 16 950 Urus¹³. Soit une population totale (en multipliant le nombre des tributaires par le taux approximatif de 5) de l'ordre de 350 000 habitants, dont environ 80 000 Urus : ces derniers représentent en moyenne 24,3 % de la population indigène¹⁴. Mais ce peuplement est inégalement distribué, avec des foyers particulièrement denses au nord du lac Poopo (67 % d'Urus dans le *repartimiento* de Challacollo), ainsi qu'au nord et à l'est du lac Titicaca (100 % à Coata ; 57 % à Saman ; 48 % à Carabuco). Les pourcentages sont plus faibles sur les marges septentrionales (14 % à Ayaviri ; 8,6 % à Orurillo ; 3,4 % à Nuñoa)¹⁵. Et l'on peut déjà se demander dans quelle mesure le statut des différents groupes urus n'était pas lui-même infléchi, localement, par leur poids démographique relatif ?

Prenons un exemple représentatif de la moyenne (et pour lequel nous disposons d'une documentation plus abondante) : celui de la province de Chucuito, l'ancien royaume des Lupacas, sur la rive occidentale du lac Titicaca. Dans la « Visite » qu'il réalise en 1567, Garcí Díez de San Miguel interroge, entre autres, les deux *curaca* principaux, don Martín Cari et don Martín Cusi, qui commandent la moitié d'en haut et la moitié d'en bas de Chucuito. Numériquement, d'après un *quipu* du temps de l'Inca, la première moitié comptait 500 Urus sur 1 733 tributaires (28,9 %), et la seconde 347 Urus sur 1 731 (20 %) ¹⁶. Qualitativement, chacune se compose de 17 *ayllu*, à savoir, cités dans l'ordre : 10 *ayllu* d'Aymaras, un *ayllu* d'orfèvres, un *ayllu* de potiers, et 5 *ayllu* d'Urus¹⁷. Ainsi les unités sociales de base, fondées sur des liens de parenté, se définissent selon des critères mixtes, à la fois ethniques et économiques, tout en s'ordonnant suivant une hiérarchie. De fait, les deux *curaca* désignent explicitement les Aymaras comme les « gens les meilleurs », « les plus notables », tandis que les Urus sont « des gens pauvres, qui ne cultivent pas de champs, et ne subsistent qu'en pêchant et en parcourant le lac¹⁸ ».

Relégués à un rang inférieur, les Urus présenteraient-ils des affinités avec la catégorie des *yana* ? Don Martín Cari et don Martín Cusi en possédaient, mais ils n'indiquent pas leur origine. Nous sommes heureusement mieux renseignés pour un autre *pueblo* de la province, Hilave (2 500 tributaires d'après le même *quipu*, dont 1 070 Urus, soit 42 %) ¹⁹. Le *curaca* centenaire de la moitié d'en haut, don Francisco Vilcacutipa, précise que sur les 30 *yana* qu'avait reçus son père, 20 étaient urus et 10 aymaras²⁰. Quant à son collègue de la moitié d'en bas, don García Galamaquera, il conserve 8 *yana* aymaras, et 7 urus²¹. Les « Indiens de service » se recrutent donc indifféremment dans les deux groupes ethniques, mais les Urus semblent avoir une prédisposition plus grande à en fournir. A qui ?

essentiellement aux *curaca* : ce sont deux d'entre eux qui nous informent, et les témoins espagnols dénoncent la sujétion écrasante que les « seigneurs » imposent aux Urus afin de les exploiter : « Si les caciques et les chefs principaux exemptent les Urus de tribut, c'est pour se servir et profiter d'eux ²². » L'un des chroniqueurs les plus fameux, Polo de Ondegardo, confirme qu'à l'époque des Incas les Urus ne payaient aucun « tribut », qu'ils ne participaient ni à la construction des édifices, ni aux guerres : en un mot, qu'« ils ne comptaient pour rien ²³ ». Mais s'ils n'étaient pas tributaires dans le cadre étatique, c'est parce qu'ils servaient déjà les caciques, qui les réduisaient au statut d'un groupe de dépendants ²⁴. Et Polo de Ondegardo ajoute : « Jamais ils ne furent considérés comme des hommes, et eux-mêmes ne se reconnaissaient pas comme tels ²⁵. » L'étrangeté de la notation s'efface si nous remarquons que le mot « homme », dans ce contexte, est de toute évidence synonyme de « tributaire » : et nous comprenons que José de Acosta, qui une vingtaine d'années plus tard se recommande explicitement de l'autorité de Polo (lequel observe, à quelques lignes de distance : « Ce sont des hommes comme les autres ²⁶ »), a déformé le texte dont il s'inspire et contribué, par ce premier contresens, à forger l'image traditionnelle des Urus qui s'est perpétuée pendant des siècles ²⁷.

Exploitation donc, mais pour quoi ? Quel intérêt les Urus, si misérables, offrent-ils pour les Aymaras ? Celui tout d'abord d'habiter un milieu écologique différent, aux ressources variées, et complémentaires de celles de la *puna*. Les Urus fournissaient aux caciques, logiquement, des produits du lac. Mais Polo signale qu'ils fabriquaient aussi des tissus, ainsi que des objets de vannerie ²⁸. Et don Garcia Galamaquera précise, à propos de ses *yana* urus, qu'ils « vivent dans leurs maisons, mais qu'ils le servent dans tout ce qu'il leur ordonne ²⁹ ». Cas particulier des seuls Urus devenus *yana*, ou polyvalence applicable à tous ? Sur les aptitudes des Urus en général, la « Visite » de 1567 apporte des données remarquables, qui corrigent les déclarations des *curaca* de Chucuito (et l'image stéréotypée que nous connaissons) ³⁰. Écoutons l'un de nos meilleurs informateurs, un marchand espagnol, Melchior de Alarcon : « Les Urus n'ont pas moins d'intelligence et de capacité que les Aymaras... il les a vus se mettre fort bien au travail, et rien ne se sème dans cette province sans qu'ils ne soient les premiers à travailler ³¹. » Plusieurs témoignages, indigènes et espagnols, confirment cette appréciation. Exemple : considérons les travaux collectifs que les Indiens de la communauté (et non plus les *yana*) effectuent sur les terres des caciques. Sont-ils assurés, comme on pourrait le supposer, par les seuls Aymaras ? Nullement. Sur les 25 *tupu* de don Garcia Galamaquera, 10 sont « semés » par les Aymaras, 5 par les Urus, et 10 par « les uns et les autres ³² ». Et sur 10 *tupu* dont bénéficie don Francisco Vilcacutipa (dans la moitié d'en bas), 5 sont cultivés par les Aymaras, et 5 par les Urus ³³. Ce n'est pas tout. Le même don Garcia déclare : « Tous les Aymaras et quelques-uns parmi les Urus cultivent des champs de pommes de terre, de quinoa, et d'autres produits de cette terre ; et des Indiens urus qui ne les cultivent pas pour eux-mêmes vont travailler chez d'autres pour pouvoir se vêtir, car ils sont pauvres ³⁴. » Une première conclusion dès maintenant s'impose : les Urus ne sont pas tous de purs hommes lacustres ; ils s'adonnent aussi à l'agriculture, qu'ils pratiquent généralement au service des Aymaras (et notamment des *curaca*), pour lesquels ils constituent un réservoir d'œuvre.

Gardons-nous cependant d'un schéma trop simple. Nous constatons en même

temps que la stratification sociale traverse les deux ensembles ethniques. Si le niveau inférieur de la société indigène se confond en grande partie avec le groupe des Urus, il ne coïncide pas exactement avec lui, puisque quelques-uns semblent plus favorisés, jusqu'à disposer de terres, et qu'inversement certains Aymaras (dont la moitié, selon don García, ne possède même pas de troupeau) se trouvent au bas de l'échelle et fournissent eux aussi des *yana*³⁵. Ainsi s'esquissent des nuances importantes : tous les Urus étaient-ils également dépendants ? En contraste avec ceux de Chucuito, Melchior de Alarcon cite en exemple les Urus de Coata (au nord du lac Titicaca), qui « se civilisent » et deviennent « gens de raison » par le seul fait « de n'avoir pas de cacique aymara ni puquina, mais un cacique qui est comme eux »³⁶. (Remarquons au passage que les termes « uru » et « puquina » sont ici très nettement distingués.) Les Urus de Coata, *repartimiento* où ils constituent la totalité de la population, avaient donc leurs autorités propres, tandis que ceux de Chucuito formaient au sein du royaume Lupaqa des *ayllu* de rang subordonné. D'autres Urus encore, tels ceux de Corquemarca dans le Carangas (11,7 % de la population) semblaient disséminés parmi les *ayllu* aymaras, tout en constituant des noyaux endogames³⁷. Diversité dans l'organisation politique, combinée avec les densités variables et les inégalités économiques : n'existerait-il pas, en fait, à l'intérieur même de l'ensemble dit « uru », des catégories de type différent ?



L'administration espagnole imposa aux Urus un tribut généralement inférieur de moitié à celui des Aymaras. Traitement de faveur, privilège ? Pas du tout. Ce régime se fondait au contraire sur l'idée que les Urus considérés dans leur généralité étaient plus pauvres, moins aptes au travail, et ratifiait leur statut inférieur. Les taxations ordonnées en 1574-1575 par Francisco de Toledo, dans les 8 *corregimientos*, comprenaient trois rubriques : des prestations en argent (parfois en or), en travail (les *mitayos* pour Potosi), et en produits. Les redevances en argent, variables selon les régions, étaient de l'ordre de 5 à 7 pesos par tête pour les Aymaras, de 1,5 à 3 pesos seulement pour les Urus³⁸. Même différence entre les deux groupes pour l'envoi des *mitayos* : ceux-ci sont recrutés parmi les Aymaras suivant les taux annuels de 17 % dans les *corregimientos* de la province de La Plata, de 16 % dans ceux de La Paz, de 15 % dans ceux du Cuzco ; mais les Urus bénéficient d'une règle particulière : ces taux leur sont appliqués « en les comptant deux pour un »³⁹. Corrigeons à ce propos une erreur fréquente, due encore à un contresens : cette clause ne signifie pas que les Urus envoyaient deux fois plus de *mitayos* que les Aymaras, mais au contraire que pour la répartition de la *mita* deux tributaires urus sont comptés pour un seul ; autrement dit (selon notre manière de procéder), les taux sont en principe réduits pour eux de moitié, comme le tribut⁴⁰. Ils seront d'ailleurs relevés en 1578 à 11 % environ⁴¹. Une exception cependant, sur les 51 *repartimientos* qui comprennent des Urus à l'époque de Toledo : ceux de Paria, regroupés à Challacollo, qui envoient leurs *mitayos* selon le même pourcentage, exactement, que les Aymaras⁴². (Nous reviendrons plus loin sur ce cas particulier.) Enfin les produits : les Urus ne doivent jamais de maïs, ni de coca, ni de bétail ; ils fournissent généralement du poisson sec, des tissus (l'*encomendero* procurant la laine), mais parfois aussi du

Chuño (dans 10 *repartimientos* sur 51⁴³). Cette liste confirme leurs affinités avec la pêche, mais le *chuño* atteste qu'une partie des Urus accède, dans des limites sans doute étroites, à certains produits de la terre.

Revenons aux Indiens de Chucuito, pour lesquels la « Visite » de 1574 nous informe du détail. La province compte alors 17 779 tributaires : 13 725 Aymaras et 4 054 Urus⁴⁴. Ils envoient annuellement 2 200 *mitayos* à Potosi, répartis en 1 800 Aymaras (soit ici un taux de 13,1 %) et 400 Urus (soit 9,9 %) ; les premiers paient en outre un tribut de 18 pesos par tête, les seconds de 16 pesos. Quant aux tributaires restants, ils doivent : 3 pesos par tête pour les Aymaras, au nombre de 10 967 (218 caciques et « officiers » étant exemptés, et 740 *mitimaes* comptés à part) ; et 1 peso 4 tomines 2 grains, c'est-à-dire environ la moitié, pour les Urus, au nombre de 2 978 (16 caciques et « officiers » exemptés). Les chiffres concordent pour les Aymaras, mais un problème se pose pour les Urus : après avoir défalqué les 400 *mitayos*, nous constatons que parmi eux 660 tributaires manquent à l'appel⁴⁵. Qui sont-ils ?

Nous découvrons alors que 579 Urus, ceux de Yunguyo et de Zepita, se distinguent des autres, et sont rangés dans une catégorie supérieure, taxée à 3 pesos par tête comme les Aymaras⁴⁶. Pourquoi ? L'explication du visiteur Pedro Gutiérrez Flores, bouleverse les idées admises : « *Ils doivent payer autant que les Aymaras car ils sont très semblables à eux* : ils ont une faculté plus grande de gagner et acquérir leur nourriture et leur tribut, *parce qu'ils possèdent des troupeaux et des terres abondantes, et qu'ils tirent profit du lac où ils puisent leur nourriture les années stériles*⁴⁷. » Nous reconnaissons dans cette description ces Urus privilégiés que mentionnait plus haut don Garcia Galamaquera : tout en conservant leurs activités lacustres, ils pratiquent l'agriculture et l'élevage pour leur propre compte. Ils atteignent ainsi une certaine autonomie économique, se libèrent de leur dépendance, et finalement s'assimilent aux Aymaras. Bien plus : ces « Urus réputés Aymaras, ajoute le visiteur, parce qu'ils ont l'aspect, l'intelligence, les aptitudes, les activités et les ressources des dits Aymaras, *ont même offert de payer davantage de tribut que ces derniers*⁴⁸ ». Notation d'une extraordinaire richesse : que signifie ce zè e, cette escalade apparemment étrange au tribut le plus élevé ? Nous y retrouvons en fait la logique profonde des sociétés andines : chaque membre de la communauté n'a de droits qu'en fonction de ses devoirs, il acquiert prestige et statut proportionnellement aux charges collectives qu'il assume. Pour un Uru, payer 3 pesos c'est en somme faire oublier sa tare originelle, et être reconnu par la communauté comme un membre à part entière. Et payer plus de 3 pesos, c'est le rêve fabuleux d'une sorte de revanche : être plus Aymara que les Aymaras eux-mêmes !

Restent enfin 91 Urus, comptés à part, que nous découvrons à Zepita, à proximité du Desaguadero. Ils échappent également à la norme, mais en sens inverse : ils constituent une catégorie encore plus basse, taxée à 0,5 peso par tête ; et ils ne doivent ni *mita*, ni fabrication de tissus⁴⁹. Soit un tribut quasi symbolique. Pourquoi ces exemptions ? Quels sont ces Indiens si dénués de ressources ? Ils sont appelés « Urus Ochosumas » ou encore « Uruquillas de Ochosuma », et décrits comme particulièrement misérables, rustres, et d'une capacité encore moindre que celle de tous les autres : « Car jusqu'à présent ils ne savent que pêcher dans le lac, et ils mangent les racines de *titora* qui y poussent⁵⁰. » Voici donc enfin des Urus purement pêcheurs, chasseurs et collecteurs, autrement dit « sauvages », et conformes à l'image traditionnelle ! Or

ces 91 Ochosumas viennent d'être récemment regroupés à Zepita (dans le cadre de la politique des *reducciones*), tandis que d'autres, évidemment non recensés, restent encore dissimulés dans les champs de roseaux. Et déjà, les plaintes apparaissent : les Ochosumas « réduits » sont instables, s'enfuient pour se réfugier à nouveau dans les *totoras*, où ils se cachent et retombent dans l'infidélité⁵¹. Aussi le visiteur Gutiérrez Flores préconise-t-il une politique de sédentarisation avec attribution de terres : « On a ordonné aux caciques principaux du village de Zepita de leur donner et répartir des terres, *comme aux autres Urus et Aymaras*, et de veiller à ce qu'ils les sèment et cultivent, sans leur imposer de servitude⁵². » Cette politique rappelle curieusement celle de l'Inca qui avait envoyé un de ses capitaines, Casica Capa, pour extraire les Urus du lac de Paria, et les distribuer dans les villages aymaras. Entreprise qui aurait lamentablement échoué, selon le document, car les Urus établis sur terre auraient commis tant de vols et de dommages qu'il fallut les rejeter dans le lac, et leur interdire sous peine de mort d'en sortir à nouveau⁵³ !

Ainsi les Indiens désignés comme des Urus constituent, dans la province de Chucuito, au xvi^e siècle, un ensemble hétérogène. L'administration espagnole les classa finalement en trois catégories, inégales et hiérarchisées : le niveau moyen comprend la masse des 2 978 Urus (soumis à un tribut inférieur de moitié à celui des Aymaras) : mais de part et d'autre se détachent deux minorités : au niveau supérieur l'« élite » des 559 Urus, presque confondus avec la population aymara (et soumis au même tribut) : et au niveau inférieur les 91 Ochosumas récemment « réduits » (et pratiquement exemptés). Comment s'expliquent ces disparités ? Il convient de les restituer dans leur complexité même, et leur dynamisme. Le visiteur classe les Urus sous trois rubriques par commodité, pour les besoins de la taxation : mais il est probable qu'entre les deux bouts de l'échelle ils se répartissent suivant la plupart des degrés intermédiaires. D'autre part, si tous les Urus ont bien un caractère lacustre, celui-ci paraît plus ou moins marqué : les deux pôles entre lesquels ils se partagent peuvent se définir, précisément, par les catégories du sec et de l'humide : d'un côté ils s'aymarisent en devenant pour ainsi dire plus terrestres : de l'autre ce sont des Indiens encore quasi sauvages, qui émergent à peine des eaux (des champs de *totoras*). Ce passage d'un élément à l'autre traduisait un processus d'acculturation interne au monde indigène, et préexistant à l'arrivée des Espagnols : ceux-ci ne firent que reprendre une politique qui permettait d'alimenter par le bas une main-d'œuvre qui s'échappait par le haut.



L'existence d'Urus « riches », abondamment pourvus de terres et de troupeaux, est si surprenante, si insoupçonnée jusqu'à présent, que nous devons en toute rigueur nous arrêter au problème : les 559 privilégiés de Yunguyo et Zepita constituent-ils une exception, ou trouvons-nous ailleurs, au xvi^e siècle, d'autres Urus en voie d'aymarisation ?

Malgré les difficultés de la documentation, d'autres exemples confirment le phénomène. Tout d'abord à Saman, au nord du lac Titicaca. Nous savons que les Urus y représentent, en 1574, plus de la moitié de la population (589 tributaires sur 1 031, soit 57 %) ⁵⁴. Au cours d'un procès avec les Indiens de la communauté voisine de Taraco, vers 1608, les caciques présentent une plainte au nom de leurs

ajets, les Urus de l'*ayllu* Quequercia : ceux-ci possédaient les terres en litige depuis le temps de l'Inca : ils les ont héritées de leurs pères et ancêtres, et les dits Urus les ont toujours travaillées et cultivées, depuis cette époque jusqu'à nos jours... et leurs troupeaux y ont trouvé leur pâture...⁵⁵ ». Le texte n'en dit pas davantage, mais le procès se termina par une décision favorable aux Urus⁵⁶.

Autre cas encore plus remarquable : celui de Challacollo, au nord du lac Poopo, dans la province de Paria. Nous avons observé plus haut que les Urus y constituaient, en 1574, les deux tiers de la population (2 558 tributaires sur 3 801, soit 67 %), et que le nombre de leurs *mitayos* était calculé suivant le même taux que pour les Aymaras⁵⁷. La densité relative des Urus dans ce *repartimiento* pourrait à elle seule justifier cette exception, mais l'exemple de Yunguyo et de Lepita nous permet maintenant de comprendre qu'il s'agit, sous une forme analogue, d'une sorte de privilège (revendiqué également ?) qui leur permet d'être partiellement assimilés aux autres Indiens. Or un document daté de 1593 (que nous avons découvert dans les archives du tribunal de Poopo) apporte à la fois une confirmation et une surprise : il révèle, en effet, non seulement que les Urus de Challacollo possédaient des terres, eux aussi, mais encore que celles-ci se trouvaient à une centaine de kilomètres du lac, à Charamoco, dans la vallée naude de Cochabamba⁵⁸. Il décrit une délimitation (*amojonamiento*), et cite avec précision une succession de lieux-dits, qui permettrait éventuellement, en reprenant le terrain texte en main, d'esquisser un cadastre. Selon une évaluation postérieure, de 1645, les superficies sont considérables : près de 30 fanègues (environ 78 ha) de terres à maïs irrigué, 60 fanègues (156 ha) de maïs non irrigué (« de temporal »), et des pâturages qui s'étendent sur une lieue et demi de long et une lieue de large (soit environ 3 750 ha)⁵⁹. Or jusqu'à la fin du xviii^e siècle, les Urus de Challacollo et ceux de Charamoco forment un seul et même *repartimiento*, quoique ce dernier ne soit pas d'un seul tenant : nous retrouvons à l'évidence le modèle andin de « l'archipel », suivant lequel un foyer situé sur le haut plateau se prolonge dans des établissements périphériques, afin de tirer parti de zones écologiques différentes et complémentaires⁶⁰. Mais nous sommes en présence ici d'un cas inouï : un « archipel » uru ! Comment s'est-il constitué ?

La réponse est fournie par un autre document que, suivant le fil de notre enquête, nous avons trouvé aux archives de Cochabamba : il est cité au cours d'un procès qui opposait, au cours des années 1570, Fillustre Polo de Ondegardo, *recomendero* des Indiens de Santiago del Paso, aux Urus de Challacollo⁶¹. Au milieu d'une liasse de plus d'un millier de pages figure la copie d'une pièce datée de 1556, d'un intérêt exceptionnel⁶². Nous apprenons ainsi que Huayna Capac en personne, l'avant-dernier Inca, vint dans la vallée dont il bouleversa le peuplement pour mettre en place une nouvelle organisation : il en expulsa presque tous les autochtones (les Cotas et les Chuis), qu'il installa plus à l'est, à Mocona, afin de protéger la « frontière » contre les Chiriguanos ; et il s'empara de leurs terres, qu'il attribua à l'État⁶³. Restait le problème de la main-d'œuvre : pour le résoudre, Huayna Capac transféra dans la vallée 14 000 Indiens « de toutes les nations », venus pour la plupart de l'Altiplano, mais parfois de plus loin encore, depuis la région de Cuzco et même du Chili⁶⁴. Les uns devaient résider dans la vallée en permanence (« perpétuos ») : c'étaient des *mitimaes* ; tandis que les autres faisaient le voyage chaque année, par *mita*⁶⁵. Chaque « nation » (terme par lequel les Espagnols désignaient les groupes ethniques) reçut en charge un certain nombre de lots, ou *suynos*. Ces parcelles avaient probablement la forme de

bandes rectilignes, transversales à la vallée, d'une largeur invariable de 44 « brasses » (soit environ 70 m), et de longueur indéterminée car elles s'étendaient « d'une cordillère à l'autre⁶⁶ ». Tout le maïs récolté dans ces champs était emmagasiné dans des greniers, puis transporté sur des lamas appartenant à l'Inca jusqu'au *tambo* de Paria, à destination de Cuzco⁶⁷. Ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, c'est que parmi les nombreuses « nations » qui reçurent les lots répartis par Huayna Capac, sont cités à plusieurs reprises (nous en avons relevé 3) les Urus de Paria, plus tard regroupés à Challacollo⁶⁸ : ils avaient donc été reconnus dès cette époque (le début du xvi^e siècle) comme des agriculteurs aptes au service de l'Inca. Non sans limites : ils ne doivent leur accès aux terres de Cochabamba qu'à l'intervention de Huayna Capac, qui les a intégrés dans un vaste « archipel » étatique.

Or la politique de l'Inca assurait aux *mitimaes* des avantages appréciables : il fallait que ces derniers puissent se nourrir sur place. Un certain nombre de lots (2 sur 16, semble-t-il) étaient destinés à la subsistance des travailleurs, et d'autres attribués à différents *curaca*, qui pouvaient en redistribuer le produit à leurs sujets⁶⁹. En outre, les *mitimaes* avaient le droit de cultiver pour eux-mêmes certaines parties marginales des champs de l'Inca⁷⁰. Les Indiens transplantés dans la vallée de Cochabamba avaient donc acquis l'usage de terres nouvelles, aux dépens des anciens habitants. Vingt ou trente ans plus tard arrivent les Espagnols : au milieu des bouleversements de nombreux *mitimaes* retournent vers leur lieu d'origine, tandis que d'autres restent sur place, accrochés à leurs champs, qu'ils peuvent même étendre en usurpant ceux de l'Inca ou des Indiens repartis. Et parmi ceux qui restèrent dans la vallée, figurent évidemment les Urus de Paria, trop heureux de conserver leurs précieuses terres à maïs.

A quoi s'ajoutent les particularités de l'histoire locale. Les Urus de Paria furent accordés en *encomienda* à un personnage original, Lorenzo de Aldana, conquistador au cœur sensible, qui décida dans son testament de restituer son immense fortune à ses Indiens. Il fonda l'« Œuvre pie » de Paria, qui stipulait la création d'un hôpital pour les indigènes, dont il légua l'administration aux pères Augustins de Challacollo⁷¹. (Cette « Œuvre pie » quelque peu détournée de sa destination première, fonctionna également, jusqu'à la fin du xviii^e siècle, comme une véritable institution bancaire, dont l'étude reste à faire). La restitution de Lorenzo de Aldana confirma en tout cas, explicitement, les Urus de Challacollo dans la possession de leurs terres de Charamoco, dans la vallée de Cochabamba.

Encore un détail. Dans les mêmes archives se trouve un curieux document, apparemment faux, qui se présente comme une copie du fameux testament de Lorenzo de Aldana⁷². Les faux sont parfois involontairement éloquentes. Dans cette copie le conquistador exprime sa reconnaissance à des Indiens Urus, dont une certaine Ana Cuchallo, qui lui auraient permis de découvrir un trésor, et auxquels il lègue tous ses biens. Fable ? Traces d'un fait véridique ? Peu importe. Cette pièce est citée au cours d'un procès, en 1680, par doña Andrea Biraca, « cacique principale des Quillacas et Asanaques » (une puissante chefferie aymara, au sud du lac Poopo). Comment a-t-elle hérité du testament ? Elle est fille de don Juan Biraca, « cacique des Indiens Urus de Challacollo », et petite-fille de la mystérieuse Ana Cuchallo. Au-delà de l'anecdote nous saisissons, à travers ses voies les plus tortueuses, le processus qui permet aux descendants d'une riche famille uru de devenir, par mariage et au bout de trois générations, des caciques aymaras.



Ce processus d'acculturation ne concerne-t-il que la catégorie des Urus les plus favorisés, ou s'agit-il d'un mouvement qui entraîne la masse ? Pouvons-nous procéder à une étude quantitative, et mesurer l'aymarisation des Urus ?

Nous aurons recours à la « Visite », encore inédite, réalisée sous le vice-roi, duc de La Palata, au cours des années 1683-1685, dans les provinces soumises à la *mita* de Potosi⁷³. En rapprochant ce recensement de celui de Francisco de Toledo, nous pouvons analyser l'évolution démographique et, à environ un siècle de distance, comparer la composition (ethnique et sociale) de la population indigène. Depuis la fin du xvi^e siècle et pendant tout le xvii^e, la *mita* provoqua d'intenses mouvements migratoires, et transforma le peuplement de l'Altiplano. Les deux « Visites » inscrivent séparément Urus et Aymaras, mais celle de La Palata distingue, en outre, des catégories qui n'existaient pas dans celle de Toledo⁷⁴ : les Indiens des communautés, dits *originarios* (dont les ancêtres n'ont pas quitté leur *ayllu* d'origine) ; ceux qui résident à Potosi (descendants des *mitayos* restés sur place) ; et les *forasteros*, « étrangers » venus d'une autre province (qui échappent à la *mita*, et paient un tribut plus faible). Pour les 8 *corregimientos* que nous avons pris en compte, les résultats globaux sont les suivants⁷⁵ :

	Total	Aymaras (<i>originarios</i>)	(à Potosi)	Forasteros	Urus (tributaires)	Urus (réservés)
Toledo 1573-1575	69 664	52 623	—	—	16 950	91
La Palata 1683-1685	31 669	16 589	(3 968)	13 533	1 243	304

Après la catastrophe démographique qui suivit la Conquête espagnole, le long xvii^e siècle (1575-1685) reste encore très dépressif : la population décroît de 69 664 à 31 669 tributaires, soit une réduction de plus de la moitié (54,6 %) ⁷⁶. Dans ce calcul nous tenons compte des mouvements migratoires et incluons dans le total de 1685 le nombre des résidents à Potosi ainsi que celui des *forasteros*. Ces derniers atteignent, par rapport à la population totale, le taux énorme de 42,7 %, et dans maints villages ils sont même plus nombreux que les *originarios*. Ce phénomène est d'ailleurs encore plus accentué dans les provinces limitrophes, telles que Larecaja, Mizque, ou Yamparaes qui jusqu'alors n'étaient pas soumises à la *mita*. Telle étant l'évolution générale, comment se comportent les Urus ? Ils diminuent de 16 950 à 1 243 tributaires, soit un effondrement de 92,66 % : en un siècle, ils se sont comme évaporés ! Alors qu'ils représentaient le quart de la population à l'époque de Toledo, ils sont réduits à 3,9 % sous La Palata⁷⁷. Comme ils participaient eux aussi aux migrations, il convient en toute rigueur de comparer la diminution des Urus à celle des seuls Aymaras *originarios* ; ces derniers passent de 52 623 à 16 589, soit une baisse de 68,5 % seulement : différence significative⁷⁸. Comment l'expliquer ? La chute démographique a-t-elle été plus forte chez les Urus que chez les Aymaras ? Ont-ils été plus sensibles aux épidémies ? Leur taux de natalité était-il inférieur ? Hypothèses pour le moment invérifiables, mais peu probables. Ou encore les Urus ont-ils alimenté plus que les Aymaras la catégorie des résidents à Potosi et celle des *forasteros* ? On ne peut non plus le démontrer, mais remarquons qu'en se mêlant aux Indiens déracinés

ils perdent précisément leur qualité d'Urus⁷⁹. En fait, s'ils diminuent davantage, c'est parce que la plupart se sont suffisamment acculturés pour être recensés, migrants ou non, comme des Aymaras.

Étudions en effet les chiffres dans le détail. On observe tout d'abord que, régionalement, la chute atteint ses taux les plus élevés dans les deux *corregimientos* situés aux extrémités de l'axe aquatique (baisse de 99,3 % dans celui de Cavana au nord, et de 97,3 % dans celui de Paria au sud⁸⁰). La situation géographique semble donc influencer, au moins partiellement, sur l'aymarisation. Quels sont les autres facteurs ? Reprenons quelques exemples parmi ceux que nous avons déjà évoqués. A Saman, la « Visite » de Toledo recensait 589 tributaires urus (57 % de la population) ; ils tombent à 19 (5,6 % du total) dans celle de La Palata : soit une perte globale de 96 %, supérieure à la moyenne uru⁸¹. A Challacollo, le résultat est encore plus spectaculaire : on se rappelle qu'en 1574 les Urus y représentaient 67 % de la population ; or un siècle plus tard ils ont tous disparu. Sur les causes du phénomène, le texte de la « Visite » est parfaitement explicite : « *Les Urus se sont éteints ou confondus*⁸². » C'est-à-dire fusion avec les Aymaras. Ainsi, outre la situation géographique, la densité relative de l'effectif uru au départ, et la possession de terres paraissent, logiquement, accélérer l'acculturation. Mais logique complexe : ces facteurs se combinent et, suivant les cas, tantôt se renforcent, tantôt s'annulent. Une contre-épreuve, fournie par les Urus de Coata, permet d'affiner l'analyse : nous savons que ces derniers, quoique « pauvres », bénéficiaient d'un double avantage : ils formaient dans leur *repartimiento* la totalité de la population, et ils n'étaient pas soumis à un cacique aymara ou puquina ; or s'ils diminuent (de 449 à 63), c'est suivant un taux de 86 %, inférieur à la moyenne uru⁸³. L'acculturation paraît moindre dans leur cas parce qu'il n'y avait pas, sur place, un stock minimum d'Aymaras pour les accueillir.

C'est encore la province de Chucuito qui permet de brosser le tableau le plus complet. Nous y disposons d'un recensement supplémentaire, effectué sous le vice-roi Martin Enriquez (1581-1583), moins de six ans après celui de Francisco de Toledo⁸⁴. Or en ce bref laps de temps la diminution des Urus atteint déjà 14,3 % (soit environ 1,6 % par an), alors que celle des Aymaras ne dépasse pas 5,3 % (soit 0,6 % par an⁸⁵). En 1684, ces taux sont portés, respectivement, à 91,1 % et à 71,4 % (ce dernier chiffre se rapportant aux seuls Aymaras *originarios*⁸⁶). Mais ces résultats sont encore globaux : quelle est donc l'évolution des trois catégories que le visiteur, en 1574, distinguait parmi les Urus en fonction du tribut ? Le recensement du duc de La Palata n'indique malheureusement pas le montant des redevances en argent. Si nous nous en tenons aux Urus qui doivent la *mita*, nous constatons une baisse de 100 % pour ceux de Zepita, de 93,2 % pour ceux de Yunguyo, et de 90,1 % pour ceux du reste de la province : l'acculturation est effectivement plus rapide pour les Urus déjà « réputés Aymaras » un siècle plus tôt⁸⁷. Et les Ochosumas, ces Indiens barbares de dernière catégorie ? Contraste : parmi tous les Urus, ce sont les seuls dont le nombre augmente ! De 91 en 1574, ils passent à 164 en 1581-1583 (soit une hausse de 80 %), et à 197 en 1683-1685 (encore 20 % de plus⁸⁸). Dans le contexte général de dépression démographique et d'effondrement uru, cet accroissement paraît paradoxal. Que s'est-il passé ? Taux de natalité supérieur ? Mortalité moindre ? Probablement non. La clef se trouve précisément dans le fait

qu'il s'agit des Urus les plus « sauvages », récemment sédentarisés : si leur nombre augmente, c'est parce qu'ils continuent à sortir du lac !

Cas exceptionnel ? Pas davantage. A l'époque de La Palata, en plusieurs endroits de l'axe aquatique, des Urus, et plus précisément des Urus exempts de *mita*, apparaissent pour la première fois. Le phénomène se produit à Ancoraymes, sur la rive orientale du lac Titicaca, où 66 Urus sont recensés en 1683-1685, alors que dans ce même *repartimiento*, précise le texte, Francisco de Toledo « n'en avait réduit aucun de cette qualité ⁸⁹ ». A Callapa, sur le Desaguadero, l'on ne comptait pas d'Urus non plus en 1573-1575 ; un siècle plus tard en surgissent 5, à savoir 3 « passeurs » et 2 « descendants des chasseurs de l'Inca ⁹⁰ ». A Jesus de Machaca enfin, près du Desaguadero également, la « Visite » de Toledo enregistrait 139 Urus, tous soumis à la *mita* : celle de La Palata n'en recense plus que 39 et « en déduit 7 Iru-Itus exempts de *mita* ⁹¹ ». Or ces Iru-Itus se maintinrent en état de révolte pendant presque tout le xvii^e siècle (comme nous le verrons au paragraphe suivant) : il s'agit ici des premiers Indiens de ce groupe récemment « pacifiés ». Au total, les Urus de la catégorie inférieure croissent, d'une « Visite » à l'autre, de 91 à 304 : ils ont triplé. Certes le chiffre au départ était faible, et nous ignorons par ailleurs l'importance de l'effectif encore insoumis, qui par définition échappe aux recensements. Qualitativement, l'inscription des Indiens jusqu'alors purement iacustres ne signifie pas qu'ils cessent d'être pêcheurs, mais qu'ils renoncent en principe à leur « sauvagerie », c'est-à-dire qu'ils acceptent la domination des *curaca* aymaras, et s'intègrent à son niveau le plus bas au reste de la société indigène, elle-même dominée par les Espagnols.

L'évolution démographique des Urus pendant le long xvii^e siècle se résume donc en une déperdition par le haut (aymarisation), et un apport par le bas (sortie des eaux). Mais le premier mouvement l'emporte de loin sur le second, si bien que le solde est négatif : ils sont déjà en voie d'extinction. Spatialement, les baisses les plus élevées se répartissent sur les marges de l'axe aquatique, tandis que les Indiens « sauvages » émergent en son milieu (sud du lac Titicaca, Desaguadero) : tout se passe comme si nous étions en présence d'un foyer central, d'où sortent les Urus, et à partir duquel se diffusent des ondes concentriques qui viennent s'éteindre aux extrémités.



L'acculturation des Urus pendant le xvii^e siècle se déroule sur une toile de fond qu'il convient maintenant d'esquisser : le centre de l'axe aquatique (essentiellement le Desaguadero et le lac Poopo) est en même temps le foyer d'une révolte permanente.

Les plaintes affluent : réfugiés dans les marécages, inaccessibles au milieu des champs de *totoras*, des bandes d'Ochosumas et d'Iru-Itus continuent à échapper au contrôle des caciques aymaras. Ils ne se contentent pas de se dissimuler et de défendre leur liberté ; ils poussent l'audace jusqu'à attaquer les villages voisins ou les voyageurs, pillant vivres et troupeaux. (De fait les Urus, mangeurs de poissons, d'oiseaux aquatiques, d'herbes et de racines, paraissent très friands de viande.) Ils entretiennent ainsi, sur la grande route du Cuzco à Potosí, qui passe précisément par le Desaguadero, un état constant d'insécurité : les Aymaras de Guaqui ou de Tiahuanaco doivent déguerpir à plusieurs reprises ; et les autorités

organisent de temps à autre des expéditions punitives. Ces troubles n'atteignent sans doute pas l'ampleur des guerres qui se perpétuent aux « frontières » de la vice-royauté : on sait que les Araucans d'une part, les Chiriguanos d'autre part, opposèrent aux Européens une résistance acharnée, qui se prolonge jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les Urus du Desaguadero, moins nombreux, enclavés au cœur du territoire colonial, et déjà en voie d'acculturation, menaient un combat bien plus inégal : ils n'en sont pas moins les *Indios bravos* de l'intérieur⁹².

Luttes obscures et mal documentées. L'épisode le plus connu, décrit par Calancha dans sa chronique et mentionné dans les lettres de l'Audience de Charcas au roi, se situe en 1632-1633⁹³. Certains détails particulièrement suggestifs méritent d'être retenus : arrêtons-nous donc à ces années. Les Ochosumas viennent d'opérer plusieurs raids, et le *curaca* de Chucuito leur adresse une sommation : « Ils répondirent scandaleusement qu'ils n'étaient pas chrétiens, qu'ils ne voulaient pas obéir au roi, et qu'ils ne se soumettraient qu'à si le vice-roi se retirait⁹⁴. » C'est alors que 5 Ochosumas (dont leur cacique, Juan Pachacayo) sont capturés, exécutés sur la place de Zepita, et leurs têtes exposées à l'entrée du pont du Desaguadero. Loin de se décourager, les Urus nommèrent un autre chef, Pedro Laine (fils de leur plus grand sorcier), qui attaque aussitôt le pont et reprend les cinq têtes coupées ; et Calancha ajoute, horrifié : « Ils lèchèrent avec tant de passion le sang sur les pieux où étaient exposées les têtes, qu'ils laissèrent le bois poli et blanc, lavé de toute trace de sang⁹⁵. » Nouvelle tentative du *curaca* de Chucuito auprès des Ochosumas : selon l'antique coutume andine, « il les supplia de lui obéir ». Ils lui répondirent par des injures, le traitant de « métis⁹⁶ ». Notation riche de résonances : pour les Urus, le *curaca* collaborant avec les Espagnols s'excluait de lui-même des liens traditionnels de réciprocité.

Les Aymaras tentent un premier assaut : ils atteignent plusieurs îles flottantes, brûlent les huttes, et capturent (précise Calancha) 700 porcs et 30 lamas⁹⁷. Soit encore un trait remarquable : même les Urus les plus grossiers, les plus sauvages, avaient déjà adopté en ce début du XVII^e siècle un animal d'origine européenne, et pratiquaient un riche élevage aquatique⁹⁸.

Suivent d'autres escarmouches ; le *curaca* de Chucuito engage 20 embarcations sur le Desaguadero, qu'il suit le long de la rive avec plus de 200 hommes. Au cours d'un combat naval, les Ochosumas submergent leurs ennemis : « Ils se faufilaient avec une adresse incroyable à travers les sentiers et les passages qu'ils avaient aménagés au milieu des roseaux⁹⁹. » Alors intervient en personne le corregidor de Pacajes, à la tête de 70 cavaliers : un escadron de 12 hommes aperçoit des Ochosumas sur le rivage, se lance à leur poursuite, et tombe dans l'embuscade : les 12 Espagnols sont tués, et le corregidor doit se retirer à Tiahuanaco. Un désastre ! Il demande des renforts à Oruro, à Potosi, à Cochabamba, à La Plata : une poignée de 300 Ochosumas tient en échec toute l'Audience de Charcas¹⁰⁰ !

La répression ne tarda pas cependant, sanglante, et semant des haines inexpiables¹⁰¹. Les Urus du Desaguadero s'obstinèrent longtemps encore dans leur rébellion, jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Un témoin privilégié, Francisco Ortiz Coloma, greffier à Chucuito, nous en a laissé le récit (daté de 1678)¹⁰². Il rappelle que depuis plus de 40 ans les Ochosumas et les Iru-Itus dévastent la province¹⁰³, et il décrit leurs méthodes de combat. Ils utilisent des piques fabriquées à l'aide d'épées ou de dagues capturées ; grâce à leur *liue*, ou « boleadora », faite de trois cordes au bout desquelles sont attachées des pierres ou des morceaux de bois

(arme caractéristique des Urus, aujourd'hui encore), ils renversent les chevaux en emmêlant leurs pattes ; et une fois le cavalier à terre ils l'achèvent avec leur *viche*, une sorte de casse-tête ¹⁰⁴. Leurs repaires de joncs sont protégés par un appareil de digues et de canaux qui forment des labyrinthes inexpugnables ¹⁰⁵. Les Espagnols lancèrent plusieurs expéditions contre ces forteresses lacustres. En 1658, celle de Juan de Medrano, corregidor de Pacajes, contre les Ochosumas : 25 hommes furent tués, 8 exécutés et leurs femmes et enfants dispersés « en différentes parties de la province afin d'extirper leurs racines ¹⁰⁶ ». Et vers 1677, celles de Andres Barrenechea y Campo, corregidor de Chucuito, et de Francisco de Miranda, corregidor de Pacajes, contre les Iru-Itus, qui semblent enfin décisives : quelques Urus furent pendus, et les autres condamnés au travail forcé dans les mines d'argent d'Esquilache ¹⁰⁷. Parmi les victimes figurait leur chef : les témoins indigènes (de Juli, de Hilave, de Zepita) précisent que « le corregidor captura et fit pendre celui qu'ils avaient choisi comme roi ¹⁰⁸ ». Pourquoi roi ? Le terme, répété plusieurs fois, intrigue : nous souhaiterions plus de données, mais ne s'agirait-il pas, chez ces Urus refusant l'acculturation, d'un mouvement de type messianique ?

C'est à cette époque également qu'une expédition fut organisée par le corregidor de Paria, Juan Toledo de Torres, contre les Urus insoumis du lac Poopo, qu'un document daté de 1688 décrit sous le nom de « Villi-Villis ¹⁰⁹ ». Cas exceptionnel : nous entendons leurs voix. Une trentaine d'entre eux, capturés, furent en effet interrogés « dans leur langue maternelle uru ¹¹⁰ ». Ils nous disent qu'ils sont nés dans l'île de Choro, et que leur groupe comptait environ 60 chefs de famille. Mais d'autres Indiens vivent encore plus loin, au milieu du lac, dans les îles Quari-Quari, Pupu, et Pansa ¹¹¹. Ce ne sont d'ailleurs pas tous des Villi-Villis : ils ont été rejoints par un ramassis de vagabonds et de fuyards « de différentes provinces ¹¹² ». Et tous avouent qu'ils n'acceptaient aucune sujétion, qu'ils n'avaient jamais payé tribut à personne ¹¹³. Dès qu'apparaissait un Espagnol ou un cacique, ils se cachaient ¹¹⁴. Une fois, le *curaca* de Challacollo avait débarqué sur l'île, et tenté de faire reconnaître son autorité : il ne dut son salut qu'à la fuite ¹¹⁵. S'avaient-ils en terre ferme ? C'était par bandes de 10 ou 12 hommes pour piller les *estancias* voisines ou attaquer les voyageurs ¹¹⁶. Et tous enfin étaient infidèles : ils se réunissaient au milieu du lac pour lui sacrifier des « lapins noirs » (sans doute des *tojos*), et adresser à leurs dieux des libations de sang ¹¹⁷ ; ils avaient toujours refusé d'entendre la messe, ou de se confesser, mais ils se baptisaient et se mariaient entre eux ; et ils ensevelissaient leurs morts dans le lac, ou parfois les enterraient à la chapelle de Coro, à 3 lieues de l'île ¹¹⁸. Ainsi se voulaient-ils libres, selon la doctrine que leur enseignait leur vieux sorcier, ou « prophète », nommé Salvador ¹¹⁹. Ce dernier est interrogé à son tour : il nie l'évidence, ne se reconnaissant que guérisseur ; puis on le fouille, et on découvre dans ses balluchons un attirail hétéroclite d'ingrédients inconnus, de poudres, de cordelettes à nœuds multicolores, de morceaux d'ail, et de feuilles de coca, dont il use au cours de rites secrets ¹²⁰.

Des Villi-Villis vraiment libres ? Sans doute. Si leurs coutumes paraissent teintées de quelques éléments européens, rien n'interdit de supposer (comme le suggère précisément le bagage du sorcier) qu'ils sont intégrés dans une logique proprement indigène. Un détail cependant, au milieu des nombreux témoignages, attire l'attention : plusieurs prisonniers, tels Pedro Quaria, Sebastian Cayo, et d'autres encore, indiquent que « chaque année une vingtaine d'Indiens vont aider

don Pedro Colquicayo et don Diego Challapa à faire leurs semailles ¹²¹ ». Et qui sont ces bénéficiaires ? Des Aymaras, et même d'anciens *gobernadores* de Challacollo, donc probablement des caciques ¹²². Ainsi certains Urus du lac Poopo, malgré toute leur « sauvagerie », entretenaient avec quelques-uns de leurs voisins des rapports plus pacifiques, de caractère personnel, et leur fournissaient un appoint de main-d'œuvre pour les travaux agricoles. Situation complexe, qui rappelle celle que nous avons rencontrée au xvi^e siècle dans la province de Chucuito. Amorce d'un processus analogue d'acculturation ?



En manière d'épilogue, outrepassons nos limites chronologiques et suivons (autant que le permet une documentation trop rare) la destinée de ces farouches Villi-Villis. Nous venons de constater que des liens religieux les unissaient à la « chapelle de Coro », à l'ouest du lac Poopo. Or 30 ans plus tard, en 1718, à l'occasion d'un litige entre les Indiens de Toledo et ceux de Corquemarca, nous découvrons (dans les archives du tribunal d'Oruro), installés près de la même chapelle de Coro, des Urus ¹²³. D'où viennent-ils, demande le visiteur ? Un curé les a, dit littéralement le texte, « extraits du lac ¹²⁴ ». Aussi le visiteur, Fray Thomas de la Torre, leur accorde-t-il des titres de propriété en bonne et due forme, afin d'éviter qu'ils ne retournent dans les *totoras* et retombent dans l'infidélité ¹²⁵.

Un siècle passe : en 1838, l'*estancia* de Coro compte 22 tributaires urus, qui paient chacun une contribution de 3 pesos (alors qu'à cette époque un *originario* aymara doit, à Corquemarca, 9 pesos 1 real ¹²⁶). Les recensements se succèdent, sans autre modification qu'une augmentation du nombre des tributaires ¹²⁷. Jusqu'à celui de 1860, où apparaissent soudain 2 « *originarios* urus » qui versent chacun 9 pesos 1 real (comme les *originarios* aymaras), tandis que 41 « Urus sans terres » continuent à payer 3 pesos par tête : une petite élite s'est donc détachée ¹²⁸. Vient enfin le recensement de 1871, qui distingue 7 « *originarios* avec terres » (à 9 pesos 1 real) et 47 « Urus sans terres » (à 3 pesos) : désormais les Indiens de la première catégorie ne sont plus qualifiés d'Urus ¹²⁹. Nous saisissons le processus d'acculturation sur le vif, et pouvons même l'observer à la loupe : un certain Inocensio Machaca, âgé de 22 ans, se trouve en effet enregistré deux fois ; à la rubrique des *originarios* avec la mention : « Vient des Urus » ; et à la rubrique des Urus, où son nom est rayé, avec l'annotation : « Est passé aux *originarios* ¹³⁰. » Quelques décennies encore, et la première catégorie absorbe la seconde. Aujourd'hui, tous les habitants de Coro se considèrent comme des Aymaras, et ressentent comme une injure qu'on les soupçonne d'être des descendants d'Urus.

Pourtant d'autres Urus encore continuaient à vivre dans le lac Poopo : ce sont les Moratos, véritablement les derniers. Ils étaient jusqu'à présent inaccessibles, et n'avaient fait l'objet d'aucune étude ethnographique ¹³¹. Lorsque j'ai séjourné parmi eux, en décembre 1976, j'ai pu converser longuement avec leur chef, un homme âgé d'une cinquantaine d'années, d'une intelligence et d'une sagesse admirables. Il me racontait qu'il a passé son enfance sur les îles flottantes, au milieu des *totoras* ; lui et les siens s'enfuyaient dès que survenait un étranger. Mais le niveau du lac s'éleva, noyant les roseaux ; puis vint une période de sécheresse, où il baissa de nouveau : les *totoras* finalement disparurent, et les

Moratos furent rejetés sur le rivage. (Ces épisodes peuvent se situer vers les années 1930-1940.) On supposait qu'il n'en restait plus que quelques dizaines ; ils sont en fait plus nombreux : environ 500 personnes. Mais ils ont perdu leur ancienne langue (sauf quelques termes relatifs à la parenté et à la faune lacustre), et depuis deux ou trois générations ne parlent plus qu'aymara : leurs voisins les ont contraints, par la violence, à abandonner leur jargon « barbare ». Actuellement leurs enfants ne sont toujours pas admis à l'école du village. Mépris et ségrégation qui contribuent à entretenir, chez les Moratos, le sentiment de leur identité. Survivront-ils ? Ils se trouvent aujourd'hui dans une situation aussi absurde que tragique : des entreprises, dont certaines sont créées par leurs voisins aymaras, ont obtenu des concessions de pêche, et les Moratos tentent en ce moment, désespérément, de défendre leurs droits ; toujours dépourvus de terres, ils sont menacés de se voir interdire même l'accès au lac !



Les Urus que nous observons de nos jours sont donc les héritiers d'une histoire complexe. Au départ (et nos sources ne permettent de remonter qu'au xvi^e siècle) ils constituent un ensemble hétérogène, auquel le qualificatif d'« uru », riche de connotations multiples (ethnique, sociale, économique), confère une fausse unité. Les Indiens qu'il désigne forment des groupes très différenciés, qui tout en gardant un caractère lacustre se partagent entre deux pôles : d'une part les Urus déjà aymarisés, possédant aussi des terres ; et d'autre part les Urus plus ou moins rebelles, et purement pêcheurs. Entre ces deux extrêmes, s'échelonnant suivant toutes les gradations intermédiaires, la majorité des Urus fournissait aux Aymaras une main-d'œuvre de statut inférieur, ainsi que des produits aquatiques, complémentaires de ceux de la *puna* : soit une limite interne au modèle andin de l'archipel.

Au cours des xvi^e et xvii^e siècles se développent trois mouvements à la fois opposés et corrélatifs :

1) la plupart des Urus suivent à leur tour la voie de l'aymarisation, en grande partie achevée dès les années 1680 ;

2) les Indiens qui sortent des lacs pour s'intégrer au système colonial assurent un apport constant, quoique numériquement limité, qui renouvelle la composition du groupe ;

3) ceux qui restent Urus (soit tributaires, soit insoumis) sont d'autant plus marginalisés que la masse s'est confondue avec les Aymaras, et que les catégories intermédiaires ont disparu.

La combinaison de l'acculturation et de la marginalisation aboutit donc à un schéma simplifié où les Urus résiduels, opposés au reste de la population, apparaissent désormais comme des fossiles : le terme « uru » s'appauvrit et ne désigne plus que les Indiens de la catégorie la plus basse, assimilés à des sauvages. Dès lors, toutes les conditions sont réunies pour aboutir à ce que nous avons appelé un « mythe ethnographique ». Les chroniqueurs avaient inconsciemment repris le point de vue des Aymaras, et l'image des Urus qu'ils transmettent, si méprisante, n'est autre que celle des Indiens dominants. Leurs descriptions sont évidemment précieuses (à condition de corriger leurs appréciations doublement subjectives), mais partielles, et ne s'appliquent qu'aux seuls Urus déjà margi-



nalisés (tels les Ochosumas, les Iru-Itus, ou les Villi-Villis). Plus tard, à partir du xviii^e siècle, les voyageurs et les ethnologues ont rencontré des Indiens qui correspondaient bien aux descriptions des chroniqueurs, mais ils ignoraient la diversité initiale, depuis longtemps effacée, et ne soupçonnaient pas les transformations historiques qui avaient engendré les hommes qu'ils observaient. En fait, la « primitivité » des Urus se dissout dès qu'on la restitue dans sa dimension temporelle : comme dans bien d'autres cas, elle est l'aboutissement d'un long processus de domination et de refoulement¹³².

Bref, la complexité du problème uru résulte en grande partie du fait que ces Indiens sont, en quelque sorte, « les vaincus des vaincus ». Le problème de leur origine reste entier (et ne peut être traité que par des méthodes pluridisciplinaires, associant l'archéologie, la linguistique, la biologie, l'histoire, l'anthropologie), mais il n'est pas douteux que le processus que nous avons analysé a pris naissance bien avant le xvi^e siècle, en des temps très reculés. Il s'agit, en définitive, d'un type d'acculturation particulier, interne au monde indigène.

Généralement les études d'acculturation, nées dans un contexte colonial, se limitent à l'analyse des rapports entre des sociétés non européennes et l'Occident. D'où une conséquence paradoxale : alors même qu'elles s'efforcent de relativiser les temps et les cultures, elles tendent à rester prisonnières d'une perspective encore européen-centriste. Une théorie « généralisée » de l'acculturation devrait s'étendre aux phénomènes analogues qui se développent, en situation coloniale ou non, à l'intérieur des sociétés indigènes elles-mêmes. Après la Conquête espagnole les Urus se trouvent englobés dans un système plus vaste, dominé par l'Occident, mais localement les dépendances se superposent en cascades (Urus, Aymaras, caciques, métis, Espagnols), les structures indigènes quoique altérées survivent partiellement, si bien que la situation coloniale, tout en introduisant des facteurs absolument nouveaux, ne fait qu'accélérer l'évolution antérieure. Ainsi se perpétue, au milieu des bouleversements subis sous la domination espagnole, une des logiques profondes de l'histoire andine.

Nathan WACHTEL

École des hautes études en sciences sociales

NOTES

1. Cf. Weston LA BARRE, « The Uru of the rio Desaguadero », *American anthropologist*, oct.-dec. 1941, p. 493 : « ... the remnant of a tribe which is in many ways an ethnographic puzzle. »

2. Il ne reste aujourd'hui guère plus de 2 000 Urus, répartis en 4 ou 5 groupes isolés les uns des autres. Le plus important est celui de Chipaya (environ 1 200 personnes), au bord du lac Coipasa, où j'ai accompli trois missions de recherches : en juillet-septembre 1973, en juillet-octobre 1974, et en octobre-novembre 1976. J'ai brièvement séjourné en décembre 1976, auprès des Moratos du lac Poopo (environ 500), et pris contact avec les Iru-Itus du Desaguadero (environ 130). D'autres groupes se trouvent sur la rive péruvienne du lac Titicaca, en face de Puno, et sans doute près de Pomata.

3. José DE ACOSTA, *Historia natural y moral de las Indias* [1590], livre II, chap. vi, Madrid, Biblioteca de los autores españoles (cité plus loin BAE), 1954, p. 44 : « Son estos Uros tan brutales, que ellos mismos no se tienen por hombres. Cuentase de ellos que preguntados qué gente eran,

respondieron que ellos no eran hombres, sino Uros, como fuera otro genero de animales. » J. de Acosta s'inspire ici de J. Polo de Ondegardo (cf. n. 23).

4. Le puquina était au XVI^e siècle, avec le quichua et l'aymara, l'une des trois « langues générales » officiellement reconnues dans la vice-royauté du Pérou.

5. Cf. G. DE CRÉQUI-MONTFORT et P. RIVET, « La langue uru ou pukina », *Journal de la Société des américanistes*, Paris, 1925, p. 212 et pp. 241-242.

6. A. MÉTRAUX, « Les Indiens Uro-Chipaya de Carangas », *Journal de la Société des américanistes*, XXVII, 1935, pp. 111-128, 325-415 ; XXVIII, 1936, pp. 155-207, 337-394 ; « Contribution à l'ethnographie et à la linguistique des Indiens Uro d'Ancoacqui », *ibid.*, XXVIII, pp. 75-110. Weston LA BARRE, *op. cit.*, pp. 493-522. Enrique PALAVECINO, « Los Indios Uru de Iruito », *Runa*, Buenos Aires, 1949, pp. 59-88. Jehan VELLARD, « Contribution à l'étude des Indiens Urus ou Kot'suns », *Travaux de l'Institut français d'études andines*, Paris-Lima, I, 1949, pp. 145-209 ; II, 1950, pp. 51-88 ; III, 1951, pp. 3-39 ; « Études sur le lac Titicaca, première partie : Les Ourous Chipayas », *ibid.*, VI, 1957-1958, pp. 56-94 ; « Études sur le lac Titicaca, deuxième partie : Origine des populations actuelles du haut plateau », *ibid.*, VII, 1959-1960, pp. 1-42 ; *Dieux et Patries des Andes*, Paris, 1954.

7. Cependant d'autres méthodes donnent aujourd'hui un regain d'intérêt à l'hypothèse d'une parenté entre Urus et Arawaks : les recherches hémotypologiques semblent confirmer des analogies entre les facteurs sanguins des Chipayas, au bord du lac Coipasa, et ceux des Matsiguengas, dans la *montaña* péruvienne (qui appartiennent à la famille arawak). Communication personnelle du professeur J. Ruffié et du docteur J.-C. Quillici.

8. Ludovico BERTONIO, *Vocabulario de la lengua aymara* [1612], éd. par Julio Platzmann, Leipzig, 1879, t. II, p. 380 : « Uru : una nacion de indios despreciados entre todos, que de ordinario son pescadores, y de menos entendimiento » ; « Uru : Dizen a uno que anda sucio handrajoso, o caño, Sayagues, rustico ».

9. Cf. J. VELLARD, *Dieux et Patries des Andes*, Paris, 1954, p. 80 : sur les Chipayas, observation personnelle.

10. Cette suggestion a été proposée par John V. MURRA, cf. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, Instituto de estudios peruanos (cité plus loin IEP), 1975, pp. 230-231.

11. *Tasa de la Visita general de Francisco de Toledo*, édité par Noble David COOK, Lima, 1975. Cet ouvrage publie le manuscrit n° 1 788, de la série *Contaduría* des Archives générales des Indes (Séville) (cité plus loin AGI). Il comporte également un article de Thérèse BOUYASSE-CASSAGNE, « Pertenencia étnica, status economico y lengua en Charcas a fines del siglo XVI », pp. 312-327, qui a le grand mérite d'étudier la répartition des groupes ethniques du Charcas sur la base de données nouvelles et d'en proposer une première représentation cartographique. Au cours de mon enquête j'utilise également une autre copie de la « Visite » de Toledo, inédite, géographiquement plus limitée (les seuls *corregimientos* du Charcas), mais souvent plus complète dans le détail : le volume n° 18 des *Cajas Reales*, 258 f., aux Archives historiques de Potosi. Les résultats de la même « Visite » sont repris encore dans un document postérieur, le recensement du duc de La Palata, qui se trouve dans la série *Charcas*, n° 270, aux Archives générales des Indes (Séville) : « Libro y relación sumaria que de orden del Ex^{mo} señor duque de La Palata... a formado don Pedro Antonio del Castillo... de todo lo obrado en la numeración general de los indios que se hizo en 1684 », 308 f.

12. Cf. « Carta del factor de Potosi Juan Lozano Machuca al Virey del Perú en donde se describe la provincia de los Lipés » [1581], publiée par Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA dans les *Relaciones geográficas de Indias (Perú)*, Madrid, BAE, 1965, pp. 59-63. Selon cette source, la province de Lipés comptait en 1581 environ 1 000 Urus pour 4 000 Aymaras. De fait, l'axe aquatique que nous avons décrit se prolonge encore vers le sud par le Salar d'Uyuni et un « chapelet de lagunes » (G. de CRÉQUI-MONTFORT et P. RIVET, *op. cit.*). Sur la côte, d'après le même Juan Lozano Machuca, un millier d'Urus se trouvaient dans la région d'Arequipa, d'autres de Pisagua à Iquique, et 400 enfin vers Cobija. C'est l'identification de ces Urus « maritimes » qui pose problème : se confondent-ils avec les Changos décrits par les voyageurs et ces derniers sont-ils assimilables aux Urus du haut-plateau ? R. CUNEO-VIDAL, « Puntos fundamentales para el estudio de la historia y geografía de Arica », *Boletín de la Sociedad geográfica de Lima*, t. XXIX, 1913, pp. 171-174, défend cette thèse, à la suite de Max Uhle, de même que G. de Créqui-Montfort et P. Rivet.

13. Dans mes calculs, je me fonde sur les trois sources citées dans la n. 11, en les corrigeant dans certains cas les unes par les autres.

14. Lorsque les documents nous fournissent le chiffre de la population totale ainsi que celui des tributaires, la division du premier par le second donne, pour le Pérou au ^{vi}e siècle, des taux qui varient entre 4 et 6.

15. A Challacollo (qui correspond en 1574 au *repartimiento* des Soras et Casayas) : 3 801 tributaires, dont 1 243 Aymaras, et 2 558 Urus (*Tasa de la Visita general...*, 1975, p. 15) ; à Coata, 448 Urus, *ibid.*, p. 62 ; à Saman, 1 031 tributaires, 442 Aymaras et 589 Urus, *ibid.*, p. 88 ; à Carabuco, 727 tributaires, 377 Aymaras et 350 Urus, *ibid.*, p. 74 ; à Ayaviri, 718 tributaires, 639 Aymaras et 79 Urus, *ibid.*, p. 100 ; à Orurillo, 870 tributaires, 795 Aymaras et 75 Urus, *ibid.*, p. 101 ; à Nuñoa, 652 tributaires, 630 Aymaras et 22 Urus, *ibid.*, p. 93. Tous ces chiffres sont confirmés par nos deux autres sources.

16. *Visita hecha a la provincia de Chucuito por Garci Diez de San Miguel* [1567], Lima, 1964, pp. 64-65.

17. *Ibid.*, pp. 14-15 et p. 27.

18. *Ibid.*, p. 14, p. 27.

19. *Ibid.*, pp. 64-65.

20. *Ibid.*, p. 107.

21. *Ibid.*, p. 111.

22. *Ibid.*, p. 133.

23. Juan POLO DE ONDEGARDO, *Relación de los fundamentos acerca del notable daño que resulta de no guardar a los indios sus fueros* [1571], Colección de libros y documentos referentes a la historia del Perú, série I, vol. 3, Lima, 1916, pp. 164-165 : « ... que en tiempo de los yngas nunca los hueros entraron en contribucion para ningun genero de tributo... nunca sacaron oro ny plata ny salieron de su tierra para hedeñiçios ny a la guerra ny se tuvo consideraçion ni quenta con ellos para ningun genero de negoçio... »

24. *Ibid.*, p. 164 : « ... sino que era servicio de los gobernadores y caciques... »

25. *Ibid.*, « ... e que nunca fueron tenidos por ombres ny se llamaban tal nombre... »

26. *Ibid.*, p. 159 : « ... e si el repartimiento tiene pescadores que son ombres como los otros... »

27. José de Acosta se réfère à Juan Polo de Ondegardo à plusieurs reprises, cf. notamment *Historia natural y moral...*, Madrid, BAE, 1954, p. 182 : « De estos autores es uno, Polo de Ondegardo, a quien comunmente sigo en las cosas del Perú »

28. J. POLO DE ONDEGARDO, *Relación de los fundamentos...*, 1916, p. 164 : « ... e que ayudaban a hacer ropa, e texian esteras, e que dauan pescado... »

29. *Visita hecha a la provincia de Chucuito...*, 1964, p. 111.

30. *Ibid.*, voir notamment le *Parecer*, p. 209.

31. *Ibid.*, p. 140 : « Y que los uros son gente no de menos entendimiento y capacidad que los demas aymaraes salvo que el tenerlos de caciques en tanta subjeccion y tener tanto señorío sobre ellos y el no querer sea gente más noble y de más posibilidad los abate en gran manera... los ha visto ponerse muy bien al trabajo y que ningunas sementeras se hacen en la provincia que no sean los primeros a trabajar o en la de los caciques y en éstas siempre o en las de otros indios que les dan coca y de beber u otro genero de paga y sabe y ha visto por vista de ojos que en la chacara que trabajan harán mucho más y son para más que los aymaraes pues en otras cosas de trabajo como es en ir a cargar carneros y en hacer paredes y en tejer e hilar lo hacen también como los demás y finalmente como es gente miserable son para mas trabajo que los demás... »

32. *Ibid.*, p. 111 : « ... dijo que los indios aymaraes le hacen diez topos de chacara de papas y los uros cinco y entre los unos y los otros le hacen otros diez topos de chacaras de otra comida que llaman luqui... »

33. *Ibid.*, p. 112 : « ... que le hacen y han hecho diez topos de tierras despues que es cacique los cinco los indios aymaraes y los otros cinco los uros... » (déclaration de don Garcia Galamaquera).

34. *Ibid.*, p. 112 : « ... y que todos los indios aymaraes y algunos de los uros hacen chacarás de papas y quinua y lo demás que se da en esta tierra y otros indios uros que no las hacen para sí van a trabajar con otros para vestirse porque son pobres... » (c'est nous qui soulignons).

35. *Ibid.*, p. 112, cf. les précisions fournies par don Garcia sur les inégalités à l'intérieur du

groupe aymara : « ... dijo que los indios aymaras tienen ganados de la tierra unos a trescientas ovejas y otros a doscientos y a doscientos y ciento sesenta y ciento y de aquí abajo hasta tres y quatro y que estos indios que tienen ganado serán la mitad de los indios aymaras y la otra mitad son pobres que algunos no tienen mantas para la cama y los uros no tienen ganado... »

36. *Ibid.*, p. 141 : « ... en otras partes hay uros sin ganado que pagan tasa a sus encomenderos y entran en policía como son los de Coata de Su Majestad y que con ser gente tan miserable como estotra se van ennobriendo y haciendo gente de razón y esto por no tener cacique aymara ni poquina salvo ser su cacique como ellos... » (c'est nous qui soulignons).

37. D'après l'un des plus anciens registres paroissiaux que nous ayons trouvé en Bolivie (bautismos, 1581-1618).

38. Cf. par exemple, le *repartimiento* de Chuquicota et Sabaya, dans le Carangas (où se trouvent les Chipayas) : les Aymaras paient 6,5 pesos par tête, et les Uros 1,5 peso (*Tasa de la Visita general...*, 1975, pp. 18-19) ; à Puno, les Aymaras doivent 5 pesos et les Uros 2,5 pesos (*ibid.*, p. 55), etc.

39. Cf. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, « Libro y relación sumaria... » [1684], f° 4v°-5r° : « ... los uros por mas remisos en el trabajo contados dos por uno... »

40. Cf. J. VELLARD, « Études sur le lac Titicaca... », *Travaux de l'Institut français d'études andines*, VII, 1959-1960, p. 34 : « Pour le travail à Potosi deux mitayos Uros équivalaient à un mitayo aymara... » De même, Thérèse BOUVSSE-CASSAGNE, « Tributo y etnias en la época del Virrey Toledo », *Historia y cultura*, La Paz, II, 1976, p. 106 : « Si aceptamos que hubo una proporción doble de uros mitayos que de aymaras mitayos, llegamos a un porcentaje de mitayos uros que va de 11,75 % a 70,45 % de la población tributaria uro... » Dans ce dernier article, les chiffres cités sous la rubrique « Mitayos uros » (tableau p. 105) sont manifestement faux. Le recensement du duc de La Palata (AGI, *Charcas*, n° 270) cite le nombre de *mitayos* dans chaque *repartimiento* à l'époque de Toledo en distinguant parfois Aymaras et Uros, et nous permet ainsi de démontrer notre interprétation avec une précision quasi mathématique. Exemple : le *repartimiento* des Chuquicotas et Sabayas, dans le Carangas, compte 2 385 tributarios, dont 1 783 Aymaras et 602 Uros : il envoie à Potosi 313 *mitayos* aymaras (soit 17,55 % de la population tributaire aymara), et 66 *mitayos* urus (10,96 % de la population tributaire uru) (f° 156r°). Celui de Tiahuanaco compte 878 tributaires, dont 672 Aymaras et 206 Uros ; il envoie 110 *mitayos* aymaras (16,36 %) et 23 *mitayos* urus (11,16 %) (f° 196r°). Ayaviri compte 558 tributaires, dont 479 Aymaras et 79 Uros, et envoie 69 *mitayos* aymaras (14,40 %) et 7 *mitayos* urus (8,86 %) (f° 239r°). Généralement le recensement du duc de La Palata indique le nombre des *mitayos* en 1574 sans distinguer les *mitayos* aymaras ou urus ; mais on retrouve le même chiffre total des *mitayos* (ou *gruesas*) en appliquant les taux comme nous le proposons. Ainsi à Azangaro, qui compte 1 122 tributaires, dont 1 031 Aymaras et 91 Uros, et envoie 161 *mitayos* ; on obtient ce dernier chiffre en calculant 15 % des Aymaras (soit 154) + 7,5 % des Uros (soit 7). Les exemples précédents (Chuquicotas et Sabayas, Tiahuanaco, Ayaviri) tendent à montrer que pour la ventilation le taux appliqué aux Uros est en réalité légèrement supérieur à la moitié du taux aymara, mais ils peuvent aussi correspondre à la taxation de 1578 (voir note suivante).

41. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f° 6v° : « Por cuyas causas hizo segundo repartimiento en esta ciudad a 6 de Agosto de 1578 sin alterar la cuenta y deducción de los yndios mas que con los Uros ya abilitados al trabajo a razon de onze por ciento... »

42. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f° 140r° : « Les 1 243 Aymaras (Soras et Casayas) envoient à Potosi 211 *mitayos*, soit un taux de 16,97 % et les 2 558 Uros envoient 434 *mitayos*, soit un taux de 16,97 % également. Le texte précise explicitement que les Uros sont traités, exceptionnellement à Paria, « au même titre que les Aymaras » : « Porque si bien de los de esta calidad mando que fuesen en el segundo repartimiento a diez por ciento, con este de Paria lo limito, y fueron al respecto que los Aymaras. » Nous obtenons le chiffre de 51 *repartimientos* en comptant les 7 *pueblos* de la province de Chucuito (qui constitue encore un seul *repartimiento* en 1574, mais est subdivisée à l'époque du duc de La Palata).

43. Les *repartimientos* où les Uros doivent du *chuño* (pomme de terre déshydratée au gel et au soleil) sont les suivants : Tiahuanaco, Huarina, Paucarcoilla, Puno, Capachica, Coata, Arapa, Saman, Taraco, Achaya. Soit une concentration sur la rive septentrionale du lac Titicaca.

44. *Tasa de la Visita general...* 1975, pp. 78-79. Nous disposons également du document qui correspond à la « Visite » réalisé en 1574 par Pedro Gutiérrez Flores, dans le cadre de la « Visite générale », AGI (Séville), *Contaduria*, n° 1 887. Nous y trouvons le nombre de tributaires, urus et

aymaras, *pueblo par pueblo*. Les totaux que nous obtenons diffèrent légèrement de ceux de la *Tasa* (voir notre tableau).

45. 4 054 (total des tributaires urus selon la *Tasa*) - (2 978 + 16 + 400) = 660.

46. *Tasa de la Visita general...*, 1975, p. 79 : « Item se visitaron en los pueblos de Çepita y Yunguyo de la dicha provincia quinientos sesenta y nueve indios hueros tributarios... y no obstante que estan puestos en el numero de los 4 054 hueros se tasaron de por si y pagan de tributo en cada un año para en cuenta de la dicha tasa 1 707 pesos de plata ensayada y marcada que sale cada indio a razon de tres pesos de la dicha plata... ». Pourquoi les Urus qui font exception sont-ils précisément ceux de Yunguyo et de Zepita ? D'autres études sur l'ancien royaume lupaca sont encore nécessaires.

47. AGI (Séville), *Contaduria*, n° 1 887, f° 28 r° : « ... cepto que los yndios uros del pueblo de çepita e yunguyo paguen yguualmente como los aymaras por ser muy semejantes a ellos y en parte de mas ynteligencia para poder ganar y adquerir de comer y su tasa por tener ganados y abundancia [29v°] chacaras y el aprovechamiento de la laguna con que se sustentan y ganan de comer en los años esteriles... » (C'est nous qui soulignons).

48. *Tasa de la Visita general...*, 1975, p. 79 : « ... hueros tributarios que se reputan por aymaraes respecto de tener las mismas e inteligencias habilidad tratos y grangerias y aprovechamientos que los dichos aymaraes y haberse ofrecido a pagar aun mas tasa que ellos... » (C'est nous qui soulignons).

49. *Ibid.*, pp. 79-80 : « ... y noventa y un uriquillas de Huchusuma que por mas pobres se tasan por si... » ; « ... los dichos noventa y un indios hueros tributarios del dicho pueblo de Huchusuma y puente del desaguadero que son los de peor condición de toda la provincia... »

50. AGI (Séville), *Contaduria*, n° 1 887, f° 31r° : « ... no saben más que pescar en la laguna y comen las rayces de la totora que en ella se cria... » ; cf. également, *Charcas*, n° 45 : « Parecer de Diego Lopez de Çuñiga... » [vers 1583], sans foliotage : « ... yndios hueros de menos habilidad y capacidad que los demas que por otro nombre se llaman Huruquillas tienen su vivienda y asiento tres leguas del dicho pueblo de Çepita junto al Desaguadero entre unos totorales... » (Les totorales sont une espèce de jonc).

51. AGI (Séville), *Contaduria*, n° 1 887, f° 31r° : « ... yndios hueros de çhussuma del dho desaguadero que se an mandado reducir en el pueblo de çepita... » ; *Charcas*, n° 45 : « ... en la visita passada quedo hordenado que se reduxesen al dho pueblo de çepita para que tubiesen dotrina esto no a tenido heffecto ni es possible porque en trayendolos se buelven a los totorales y a la laguna donde se esconden y biven con ynffidelidad sin poder ser allados... »

52. AGI (Séville), *Contaduria*, n° 1 887, f° 31r° : « ... y se an mandado a los caciques principales del dho pueblo de çepita que les repartan y den chacaras como a los demas yndios uros e aymaraes y hagan que las siembren y beneficien y no se sirban dellos... » (C'est nous qui soulignons).

53. Document cité par J. VELLARD, « Études sur le lac Titicaca... », *Travaux de l'Institut français d'études andines*, VII, 1959-1960, pp. 32-33. Nous ignorons malheureusement la référence de ce document qui avait été communiqué à J. Vellard par Raul Porras Barrenechea.

54. *Tasa de la Visita general...*, 1975, p. 88.

55. Archives nationales de Bolivie (Sucre), série *Expedientes coloniales*, 1610, n° 402 (cité plus loin ANB/EC) « los yndios del pueblo de Taraco contra los del pueblo de Saman » [1610], f° 27 : « ... decimos que los dhos yndios Uros tienen unas tierras y chacaras... desde el tiempo del Inga y de sus padres y antepasados los quales y los dhos yndios uros siempre desde el dho tiempo a esta parte las an beneficiado y cultivado goçando el fruto de ellas y sus ganados pastado en ella quieta y pacíficamente... »

56. *Ibid.* : « E por este auto dixo amparaba y amparo a los dichos yndios uros en la posesion antigua que tienen de las dhas tierras... »

57. *Tasa de la Visita general...*, 1975, p. 15.

58. Archives du tribunal de Poopo, *Expediente*, n° 10 [1593-1679], 29 f., cf. f° 141 r° : « Amojonamiento entre los yndios soras y los yndios hueros de çharamoco » ; f° 143v° : « Amojonamiento entre los yndios de tapacari y los hueros. »

59. Archives du tribunal de Poopo, *ibid.*, f° 155v°-156r° : « Desde los lindes de los yndios de Tapacari tienen de pastos legua y media de largo y una legua de travesia en que entran los parajes

llamados guaraca y berenguela y bilabila que las dichas tierras juntas unas con otras hacen conforme a las partidas de suso ochenta y nueve fanegadas y tres almudes con declaración y distinción que las veinte y nueve fanegadas y tres almudes dellas son de rregadio y las sesenta fanegadas rrestantes de tierra de temporal que se midieron como dicho es y tantearon con la medida comun de tierras de sembrar maiz de a ciento y quarenta y quatro varas de frente y dobladas de largo... » Ces superficies représentent un minimum : elles correspondent aux terres accordées par le visiteur selon la procédure de la *composición*, mais les Urus de Charamoco revendiquent bien davantage.

60. Archives du tribunal de Poopo, *ibid.*, f^{os} 147v^o-148r^o : « ... y assi todos acuden a sembrar a estos valles a las tierras que tienen estos yndios de charamoco por ser todos unos y de un repartimiento y toda una tassa y ansi todos goçan dellas como suyas y de un gobernador que a todos yndios manda de challacollo y de charamoco y ansi ban puestas las tierras por de todos en común... » Sur le modèle de l'archipel », voir John V. MURRA, *Formaciones económicas...*, IEP, Lima, 1975.

61. Archives historiques de Cochabamba (cité plus loin AHC), AR I 540 et AR I 570.

62. AHC, AR I 570 (sans foliotage) : « ... un traslado de la averiguación que parece hizo joan gomes visitador que fue en este dho valle de cochabamba a pedimiento de don hernando asocalla cacique principal del repartimiento de paria en veynte e dos de noviembre de mill e quinientos y cinquenta y seys años de las tierras cuyas heran e a quien perthenecian e les dio e rrepartio el ynga guayna capa e sus capitanes... »

63. AHC, AR I 570. Écoutons par exemple le témoin Alonso Chuquiguanca, qui était enfant à l'époque des événements : « ... al tiempo que el ynga guayna capa vino en este valle de cochabamba este testigo era niño e oyo dezir al dho su padre a la dha sazón y a muchos yndios viejos que los yndios deste repartimiento de sipe sipe eran naturales de este valle de cochabamba y los yndios cotas de pocona y los yndios cauis y el dho su padre le dixo y los dhos yndios viejos quel dho ynga guayna capa avia entonces echado deste valle a los dhos yndios cotas... » De même les déclarations de don Hernando Asocalla, cacique principal de Paria, collectivement avec d'autres témoins. Polo de Ondegardo a lui-même rédigé un questionnaire d'une extraordinaire richesse, cf. AR I 540; f^o 351v^o, question 3 [1574] : « ... que al tiempo que el ynga señalo las dhas chacarras las tomo y adjudico para sy propio y para que dello se coxiese comiese el y su gente de guerra... »

64. AHC, cf. le *Parecer* de Francisco Saavedra Ulloa [1574] : « ... y despues guayna capa hizo rrepartimiento general de todas las tierras del dicho valle para si y metió en beneficio de las dhas sus chacaras catorze mill yndios de muchas naciones... » De même la question 4 de Polo de Ondegardo, AR I 540, f^o 351v^o : « ... puso en ellas mitimaes para que las sembrasen y coxiesen de la provincia de los quillacas y de la provincia de los carangas y de la provincia de Chile y de la provincia de los chilques que es junto al cuzco y de otras muchas... »

65. AHC, AR I 570, cf. le *Parecer* de Francisco Saavedra Ulloa : « ... y algunos eran perpetuos y otros benian de sus tierras al beneficio de las chacaras del dho ynga... »

66. AHC, *ibid.* : « ... y cada urco tenia quarente e quatro braças en ancho y en largo de una cordillera a la otra conforme a la disposicion del dho valle... » (le terme *urco* semble synonyme de *suyo*).

67. AHC, *ibid.*

68. On a remarqué que la question 3 de Polo de Ondegardo mentionne, sur la liste des « nations » qui envoyèrent des *mitimaes*, les Indiens de Paria, « aussi bien Uros que Soras ». (C'est nous qui soulignons).

69. La signification de ces ensembles de 16 lots reste obscure. Sur les terres distribuées aux *mitimaes* pour leur propre compte et à leurs caciques, cf. notamment AR I 570, le *Parecer* de Francisco Saavedra Ulloa : « ... y que asimismo rrepartio e dio tierras para su sustento a los que beneficiavan las dhas chacaras y a algunos caciques y segundas personnas les dio urcos de tierra para que los beneficiasen para ellos y sus yndios para su sustento y entre ellos dio a los caciques de toda la provincia de los carangas para su sustentacion y a sus yndios quatro urcos de tierra... »

70. AHC, AR I 570 : « ... vieron y entendieron que sembravan los altos y baxos alrededor de las chacaras que señalo Guayna capa... » Ces parties « hautes et basses » peuvent correspondre à celles qui sont les plus proches de la cordillère d'une part, et de la rivière d'autre part.

71. Cf. ANTONIO DE LA CALANCHA, *Coronica moralizadora del orden de San Agustín en el Peru* [1639], Madrid, 1972, t. I, p. 29.

72. AHC, *Legajo*, n° 1 481 [1675].
73. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270 « Libro y relación sumaria que de orden... » [1684].
74. Ou qui du moins n'étaient pas encore assez importants pour être recensés.
75. Pour les résultats détaillés, voir les tableaux en annexe.
76. Cf. Nathan WACHTEL, *La vision des vaincus*, Paris, 1971, pp. 135-152. Dans le présent tableau, la rubrique des Aymaras totalise les Indiens résidant à Potosi, comme le fait le recensement pour le compte des tributaires.
77. Nous considérons ici le nombre des seuls Urus tributaires, descendants de ceux qui étaient recensés sous Toledo. Si nous incluons les Urus exemptés de *mita*, le total est de $1\,243 + 304 = 1\,547$, et représente 4,9 % de l'ensemble de la population indigène.
78. Si nous considérons les seuls Aymaras résidant dans leur *pueblo* d'origine (en déduisant les 3 968 qui se trouvent à Potosi), nous obtenons le chiffre de 12 621 et une baisse de 76 %. Mais la provenance de ces Indiens de Potosi est clairement indiquée et le recensement les inclut à chaque fois aux tributaires du *pueblo* d'origine.
79. Aucun de ces Indiens résidant à Potosi n'est recensé comme Uru d'origine.
80. Cf. les tableaux en annexe, ainsi que les figures 2 et 3. La figure 3a s'inspire en partie de celle de Thérèse Bouysson-Cassagne dans « Pertenencia étnica... », *op. cit.*, p. 318.
81. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f° 261r°.
82. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f° 140r° : « ... Y estan confundidos los Uros o extinguidos... » (C'est nous qui soulignons).
83. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f°s 222v°-223r°.
84. AGI (Séville), *Charcas*, n° 45. « Parecer de Diego Lopez de Zuñiga » [vers 1583].
85. *Ibid.* le total indiqué pour les Aymaras, en 1581-1583, est de 13 157, et pour les Urus de 3 403.
86. Cf. le tableau en annexe.
87. AGI (Séville), *Contaduria*, n° 1 887, f° 15v° et *Charcas*, n° 270, f° 212r°v° et f° 215r°v° : à Zepita les Aymaras passent de 1 485 en 1574 à 624, et les Urus tributaires (soumis à la *mita*) de 188 à 0 ; à Yunguyo les Aymaras passent de 1 997 à 414 et les Urus tributaires de 381 à 26.
88. AGI (Séville), *Charcas*, n° 45 et *Charcas*, n° 272, f° 212r°v° et f° 215r°v°. En 1684, à Zepita : 160 Urus « ochosumas que no mitan » et à Yunguyo : 63 Urus « de los quales no mitan los treynta y siete ».
89. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f° 201r° : « Los sesenta y seis se han suscribido con el dictado de Uros siendo así que el señor don Francisco de Toledo no reduxo ninguno de esta calidad en el. »
90. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f° 184v° : « Sesenta y seis yndios tributarios fuera de cinco yndios los tres por valzeros y dos por descendientes de los casadores del ynga vienen reservados. »
91. AGI (Séville), *Charcas*, n° 270, f° 189v° : « Treynta y nueve Uros... rebajanse siete Iruitus que vienen reservados de mita. »
92. Il est significatif que dans plusieurs documents, les révoltes des Urus soient mentionnées en même temps que celles des Calchaquis du Tucuman. Cf. AGI (Séville), *Lima*, n° 44 : (lettre du vice-roi comte de Chinchon au roi, 10 mai 1633).
93. ANTONIO DE LA CALANCHA, *Coronica moralizadora del orden de San Augustin...* [1639], Madrid, 1972, t. I, pp. 293-302, chap. xvii : « En que se refieren las rebeliones de los indios que habitan en la laguna. » De même cf. AGI (Séville), *Charcas*, n° 20. Calancha signale également un soulèvement des Ochosumas en 1618, *Coronica...*, Madrid, 1972, t. I, p. 504.
94. CALANCHA, *Coronica...*, Madrid, 1972, t. I, p. 294 : « ... desvergonzadamente respondieron que ni eran cristianos ni querian obedecer al Rey, y que yéndose este Virrey, entonces darian la obediencia... »
95. *Ibid.*, p. 264 : « ... y lamiendo con tal afecto la sangre de los palos en que estaban puestos, que los dejaron limpios y blancos, sin dejar en ellos rastros de sangre... »
96. *Ibid.*, p. 295 : « Hablóles de paz el Gobernador, pidiéndoles la obediencia. Ellos con

palabras afrentosas, llamando al Gobernador mestizo, negaron ser cristianos y que no querían obedecer sino pelear. »

97. *Ibid.*, p. 295 : « Aquí les quemaron los nuestros setenta casas y les cogieron más de setecientas cabezas de ganado de cerda, y treinta carneros de la tierra, y muchas piezas de ropa, con lo cual se retiró el Gobernador a la puente. »

98. Aujourd'hui encore l'élevage aquatique des porcs constitue l'une des principales ressources des Chipayas.

99. CALANCHA, *Coronica...*, Madrid, 1972, t. 1, p. 296.

100. *Ibid.*, p. 297.

101. *Ibid.*, p. 298.

102. AGI (Séville), *Charcas*, n° 136, f° 28.

103. AGI (Séville), *Charcas*, n° 136 : « ... como de mas de quarenta años a esta parte que a que resido en esta provincia... en la rivera avajo del rio que sale de la laguna de esta dha ciudad por la puente que llaman del desagadero que esta entre las jurisdicciones del pueblo de zepita y confina con la de pacajes e visto y reconoçido que en el paraje que llaman de los Uchosumas y Uroitos an residido y tenian avitaçion mucha cantidad de yndios de los que llaman yruitos y otros uchusumas reveldes... »

104. AGI (Séville), *Charcas*, n° 132 : « ... con armas ofensivas de lança y chuços que tenian de las espadas y dagas que rovanan y otra que ellos usavan que llaman en su lengua liues y viches que son de unas piedras atadas en una cuerda echa de nervios de reses que disparavan con tanta violencia que al que cojian de lleno le matavan o quebravan braço o pierna y a los cavallos los enredavan pied y manos con la arma que llaman liue quando entraba la-jente de a cavallo y asi que caian salian de la emboscada en que estaban y daban mucie a los nuestros... »

105. AGI (Séville), *Charcas*, n° 132 : « ... haciendo diques del rio referido echandole y dividiendole por diferentes braços para mayor fortificaçion y defensa sua... »

106. ANB (Sucre), CR 1 750, « Carta del Corregidor de Pacajes a la Real Audiencia... » [1658].

107. AGI (Séville), *Charcas*, n° 132.

108. AGI (Séville), *Escribania de Cámara*, 859 A ; cf. par exemple, le cacique principal de Hilave, don Alonso de Arisaga (avec 5 autres témoins), f° 190v° : « ... y en el alzamiento que hicieron los yndios yruitos reveldes desde tiempo de ochenta años que salian a los caminos a rrobar y matar los pasajeros con jente armada a su costa salió y los prendió y aorcó al que elixieron por Rey... » [1683].

109. ANB/EC, 1689, n° 2, f° 74 : « Diligencias y varias informaciones sobre la pretencion de sacar una isla llamado choro y otro paraje de Villi Villi en el lago cerca de challacollo a los indios sus habitantes, considerados perniciosos (infieles) » [1688]. Ce document a été partiellement publié par le Dr Gunnar Mendoza, « Posición geográfica de los indios uros del lago Poopó. Un documento colonial », *Revista del Instituto de sociología boliviana*, Sucre, 1944, pp. 51-65. D'après mes informateurs chipayas le terme « willi-willi » est un qualificatif de mépris appliqué aux Indiens qui mangent les oiseaux aquatiques.

110. ANB/EC, 1689, n° 2, f° 50r° : « En el pueblo de Challacollo en veinte y tres dias del mes de Septiembre de mill y seisçientos y ochenta y ocho... para que sean exsaminados los yndios e yndias que se truxeron de la Ysla de choro Villi Villis es necesario nombrar personas que sepan la lengua aymara y ura materna de dichos yndios... » Cf. de même le témoignage de la femme de Francisco Cuno, f° 55r° : « ... la qual fue preguntada en su lengua ura... »

111. ANB/EC, 1689, n° 2, f° 48r° : « ... ay indios en unas yslas en medio de la laguna que le llaman cari cari y puxpu... otras islas que llaman pansa... » ; f° 53v° : « ... abria sesenta a ochenta yndios de la misma laya... » ; f° 55r°-v° : « ... pasan mas de sesenta yndios barones fuera de mujeres mosas y vicjas... » Soit une population totale d'environ 300 personnes.

112. ANB/EC, 1689, n° 2, f° 42r° : « Y que ay muchas yslas dentro de la laguna donde ay muchos indios de diferentes provincias por decirlo así los mesmos que habitavan sin casiques ni sujecion alguna... »

113. ANB/EC, 1689, n° 2, f° 52r°, déclaration de Vicente Vallejo : « ... porque huian de la sujecion de los curas y gobernadores y que nunca avian pagado tassa ni tributo a persona alguna... »

114. ANB/EC. 1689, nº 2, fº 55vº, declaración de la femme de Francisco Cuno : « ... y que la noche que fueron presos se huieron a la mitad de la laguna treinta de ellos porque así lo hacían siempre que veían algún cacique o español... »

115. ANB/EC, 1689, nº 2, fº 53, declaración de Lorenzo Quilli : « ... que aunque venían y llegaban a dha ysla algunos yndios diciendo eran gobernadores y que toda la gente de esa ysla era suya lo querían matar como lo hicieron con don Fernando Santiago Challapa Gobernador deste pueblo que si no se huye lo matan. »

116. ANB/EC. 1689, nº 2, *ibid.*

117. ANB/EC. 1689, nº 2, fºs 56vº-57rº, declaración du sorcier Salvador Cayo : « ... por lo que avía visto muchas veces que estan en sus ydolatrias ofreziendo a su dios unos conejos negros despedaçados derramando sangre y que lo hacían entre muchos en medio de la laguna... »

118. ANB/EC. 1689, nº 2, fº 52rº, Vizente Vallejo : « ... que entre ellos solamente se casavan y bautizavan y que pocas veces enterraban los muertos en una capilla que esta cerca de esta ysla llamada coro que dista tres leguas poco mas o menos de ella que los mas se enterraban en la laguna que nunca todos ellos avian salido a missa ni confesados porque huían la sujecion de los curas... »

119. ANB/EC. 1689, nº 2, fº 54vº, Sebastian Cayo : « ... sus sabios que son Juan Quispe y su padre Salvador Cayo y Pedro Oxa profetas les an enseñado y documentado en todo lo que tienen referido... » ; de même fº 53rº, Juan Chambi Arica : « ... avía un yndio brujo llamado salva [*sic*] quien les decía que no saliesen a missa ni reconossiesen caciques ni procuraser servir a españoles sino antes hacerles todo el daño que pudiesen... »

120. ANB/EC. 1689, nº 2, fº 57rº : « ... y aviendo reconocido lo que traía colgado al cuello en una guayaca o talega por delante y otra por detras y en ellas metidos otras pequeñas y abriendose y reconociendose se halló en ellas muchos atadijos de diferentes colores y muchos generos que no se conosa y unos cordones o caytos con más de ochocientos nudos con diferentes colores unos negros colorados pardos azules naranjados y dentro un poco de axos y un poco de ayrampu y dijo que era dho ayrampu para escribir no sabiendo escribir con dos o tres atadijos de coca y llipca que llaman todo lo qual se bolbio a meter en las mesmas telegas para que conste... »

121. ANB/EC. 1689, nº 2, fº 54rº : « ... y que los indios de dhas ysas salían por tiempos a servir al dho don Pedro Colquecayo en sus sementeras y a don Diego Challapa... » ; fº 55rº : « ... venían cada año cantidad de veinte yndios a asistir a la sementeras de con Pedro Colquecayo y don Diego Challapa... »

122. ANB/EC. 1689, nº 2, fº 42rº, d'après un témoin aymara, Martín Choque : « ... que salen por tiempos allamados de don Pedro Colquecayo y don Diego Challapa, Gobernadores que an sido deste pueblo y no save la causa de ello... »

123. Archives du tribunal d'Oruro, *Derechos reales*. Registro de propiedades y comprobantes de Poopó (1939-1940) p. 158rº : « ... Toledo. 23 de mayo de 1718... y llegado al paraje nombrado Coro donde están los Uros... y juntamente haber muchos indios Uros por la población que tenían hecha con capilla en que eran doctrinados... »

124. Archives du tribunal d'Oruro. *ibid.* : « ... me informé como se habían introducido en aquel paraje y hecho en el poblacion con capilla para su enseñanza y doctrina y sabido que fuerron sacados de la laguna donde eran gentiles y reducidos al yugo de nuestra santa fe por alguno de los curas de colquemarca... »

125. Archives du tribunal d'Oruro, *ibid.*

126. ANB (Sucre), *Revisitas*, libro nº 175, fºs 14rº-15rº.

127. ANB (Sucre), *Revisitas*, libro nº 177, fºs 15vº-17rº, fºs 19vº-21rº.

128. ANB (Sucre), *Revisitas*, libro nº 179, fºs 19rº-20vº.

129. ANB (Sucre), *Revisitas*, libro nº 182, fºs 19rº-21rº.

130. ANB (Sucre), *ibid.*, « Paso a originarios », « paso de Uros ».

131. J. VELLARD, *Dieux et Pariés des Andes*, Paris, 1954, p. 205 : « Les Moratos eux-mêmes évitent les autres hommes ; nous en avons vu de loin sans pouvoir les approcher. »

132. Cf. Claude LÉVI-STRAUSS, « La notion d'archaïsme en ethnologie », 1952, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958, pp. 113-132.

DES ETHNIES AUX COMMUNAUTÉS

LA POPULATION (EN TRIBUTAIRES) DE L'ALTIPLANO EN 1574 ET EN 1684

"VISITE" DE TOLEDO (1574)

"VISITE" DE LA PALATA (1684)

Communités et	Aymaras	Urus tribut.	Urus réserv.	Total	Corregimientos et pueblos	Aymaras (origin.)	Urus tribut.	Urus réserv.	à Potosí	Forasteros	Total						
Casayas	1 243	2 558		3 801	PARIA	624			86	97	624						
					Toledo							72	367				
					Challacollo							201	201				
					Poopo												
Casayas y	2 141	400		2 541	Quillacas	87			22	119	206						
					Condo-Condo	540			44	48	588						
					Challapata	247			92	12	259						
Casayas y	790	581		1 371	Aullagas	36	96		14	75	207						
					Salinas	71			42	59	130						
					Guari	82			14	12	94						
Total	4 174	3 539		7 713	Total	1 957	96		386	623	2 676						
Casayas y	2 001	266		2 267	CARANGAS	334	68		36	3	133						
					Hurinocas							70	334				
					Andamarca							481	246	18	567		
					Colquemarca												
Casayas y	1 783	602		2 385	Chuquicota	211			78	30	241						
					Sabaya	94			17	124	218						
					Guachacalla	109	64		34		173						
					Turco	147	20		46	34	201						
Casayas y	1 138	200		1 338	Totora	216			85		216						
					Curaguera	303			68		303						
					Guayllamarca	160			50	33	193						
Total	5 133	1 121		6 254	Total	2 185	152		730	242	2 579						
Casayas y	1 028			1 028	PACAXES	393		5	118	79	472						
					Callapa							60	35	394			
					Caquiaviri							577		34	611		
					Caquingora							429	32	7	70	34	502
Casayas y	1 144	161		1 305	Machaca Chica	186	36		67	278	500						
					Machaca Grande	258			47	466	724						
					Viacha	94		29	29	141	235						
					Guaqui	82	12		29	81	175						
Casayas y	850	632		1 286	Tieguanaco	82			29	81	175						
Total	8 126	1 156		9 282	Total	2 378	80	41	592	1 148	3 647						
Casayas y	2 251	1 156		3 407	CHUCUITO	447	33		71	271	751						
					Chucuito							642	152	81	163	957	
					Acora							1 107	54	62	993	2 154	
					Juli							227	28	29	512	767	
					Pomata							516	71	47	134	721	
					Ylave							414	26	37	32	330	807
					Yunguyo							624		160	50	318	1 102
					Zepita												
													91	1 764			
					Total							13 899	3 973	91	17 963	Total	3 977
Casayas y	750	88		750	OMASUYO	82	91	66	18	297	379						
					Laxa							263	107	291	645		
					Copacabana							22		18	406	494	
					Ancoraymes							103		56	195	298	
					Carabuco							144		37	382	526	
					Guaycho							173	131 ^a	38	1 113	1 417	
					Achacachi							171		51	553	724	
					Guayrina							116		61	379	495	
Pucarani																	
Total	6 589	1 634		8 223	Total	1 074	222	66	386	3 616	4 978						
Casayas y	752	245		997	PAUCARCOLLA	89			40	267	356						
					Paucarcolla							56	11	8	162	229	
					Puno							365	93	114	342	800	
					Moho							78		27	87	165	
					Capachica										15	78	
					Coato							397	11		129	537	
Huancane	79			284	363												
Vilque																	
Total	3 224	2 271		5 495	Total	1 064	178		189	1 286	2 528						

LA POPULATION (EN TRIBUTAIRES) DE L'ALTIPLANO EN 1574 ET EN 1684

"VISITE" DE TOLEDO (1574)					"VISITE" DE LA PALATA (1684)						
Corregimientos et pueblos	Aymaras	Urus tribut.	Urus réserv.	Total	Corregimientos et pueblos	Aymaras (origin.)	Urus tribut.	Urus réserv.	à Potosi	Forasteros	Total
ASILLO-AZANGARO					ASILLO-AZANGARO						
Asillos	860	75		935	Asillo	396	23		57	340	759
Arapas	1 530	149		1 679	Arapa	121			35	51	172
					Pupuxa	234	56		126	156	446
Samans y Caraucos	442	589		1 031	Samans	90	19		45	87	196
					Pusi	131			28	10	141
Azangaro	1 031	91		1 122	Azangaro	129	13		67	301	443
Caquixanas	307	46		353	Caquixana	17	9		59	78	164
Chupas	268	128		396	Chupa	69	19		30	415	503
Caminacas	126			126	Caminaca	127			34	29	156
Achayas	168	94		262	Achaya	70			26	16	86
Taracos	490	275		765	Taraco	265			133	101	366
Total	5 222	1 447		6 669	Total	1 709	139		640	1 584	3 432
CAVANA					CAVANA						
Caracotos	332	108		440	Caracoto	162			96	28	190
Juleecas	367	120		487	Juleaca	201			56	63	264
Nicasios	133	159		292	Nicasio	61			23	60	121
Ayaviris	479	79		558	Ayaviri	152			20	158	310
Cupis	160			160	Cupi	32 ^b				76	108
Lampas Esq. y Xaras	490	294		784	Lampa Esq. y Xara	247			63	328	575
Macaries	172			172	Macari	153			73	131	284
Llallis	205			205	Llalli	44			11	90	134
Cavanillas	533	141		674	Cavanilla	124 ^c			9	304	428
Cavanas	407	216		623	Cavana	71			15	129	200
Atuncollas	391	210		601	Atuncolla	94			42	94	188
Mañanos	488	276		764	Mañano	196			55	134	330
Oruros	795	75		870	Orurillo	236	12		78	167	415
Angaras	424	109		533	Angara	227			38	251	478
Nuños	630	22		652	Nuños	92			49	158	250
Omachiris	250			250	Omachiri	53 ^d			45	142	295
Total	6 256	1 809		8 065	Total	2 245	12		673	2 313	4 570

On remarquera que les "repartimientos" sont désignés au pluriel à l'époque de Toledo, connotant les groupes ethniques, et au singulier à l'époque de La Palata, en référence aux villages.

a) Il s'agit de 131 Urus "Quinaquiteras"

b) Sont mentionnés en outre 30 "mitmas canas"

c) Sont mentionnés en outre 25 "mitmas urcos"

d) Sont mentionnés en outre 45 "mitmas... como naturales"

TOTAL DES 8 CORREGIEMENTOS

	TOLEDO				LA PALATA					
	Aymaras	Urus tribut.	Urus réserv.	Total	Aymaras	Urus tribut.	Urus réserv.	à Potosi	Forasteros	Total
Paria	4 174	3 539		7 713	1 957	96		386	623	2 676
Carangas	5 133	1 121		6 254	2 185	152		730	242	2 579
Pacaxas	8 126	1 156		9 282	2 378	80	41	592	1 148	3 647
Chucuito	13 899	3 973	91	17 963	3 977	364	197	372	2 721	7 259
Omasuyo	6 589	1 634		8 223	1 074	222	66	386	3 616	4 978
Paucarcolla	3 224	2 271		5 495	1 064	178		189	1 286	2 528
Asillo	5 222	1 447		6 669	1 709	139		640	1 584	3 432
Cavana	6 256	1 809		8 065	2 245	12		673	2 313	4 570
Total	52 623	16 950	91	69 664	16 589	1 243	304	3 968	13 533	31 669

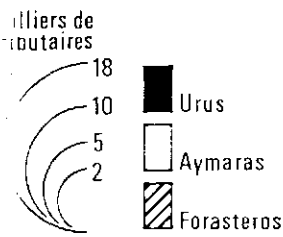
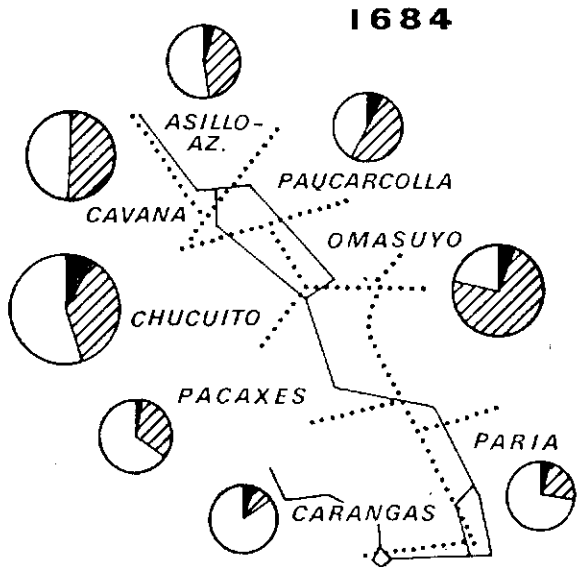
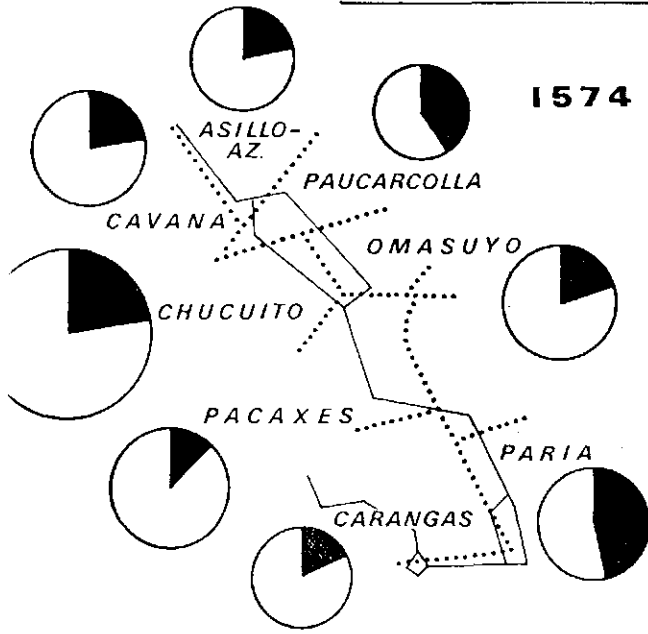


FIG. 3. — Répartition des Urus des Aymparas en 1574 et 1684

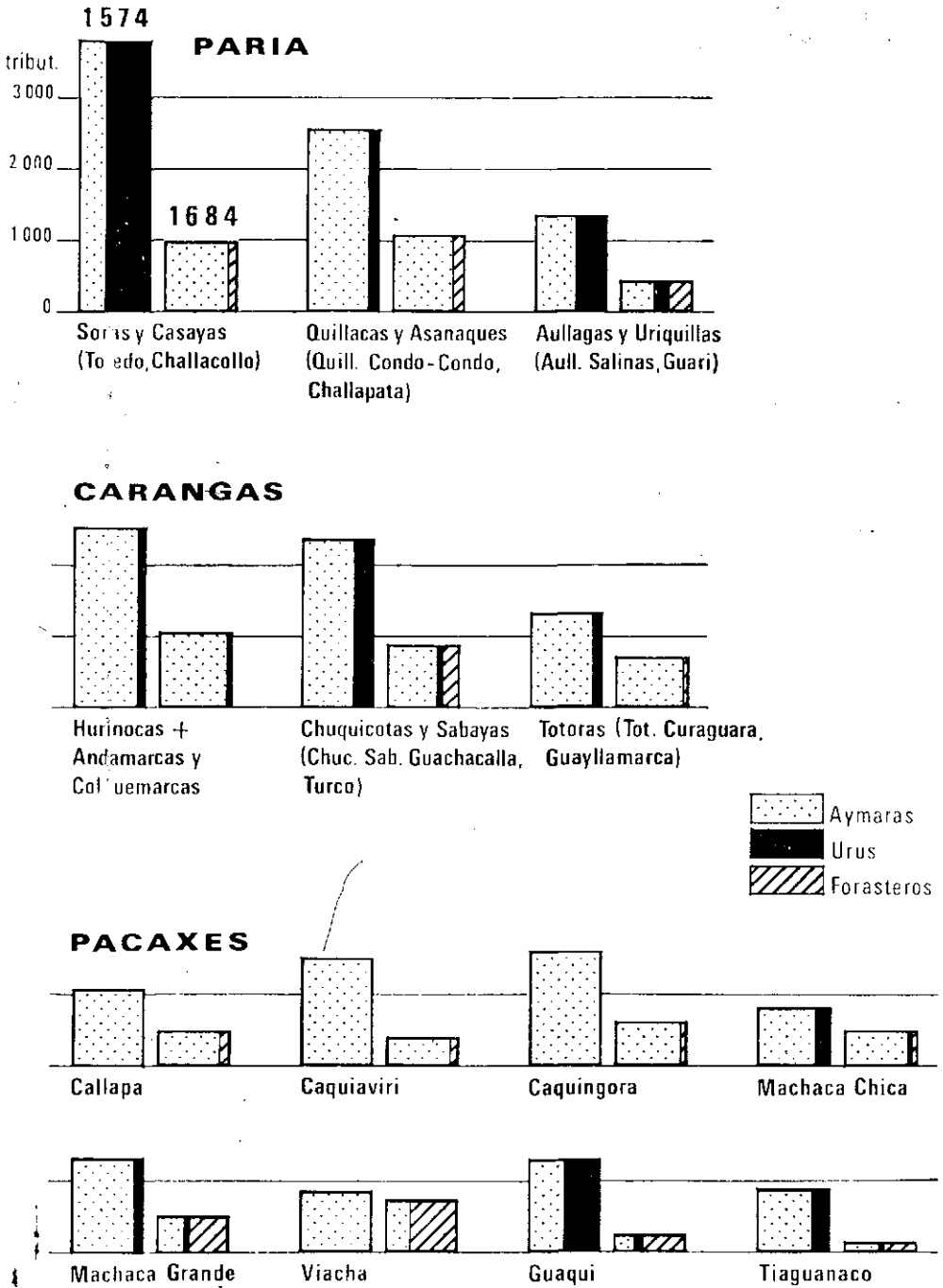
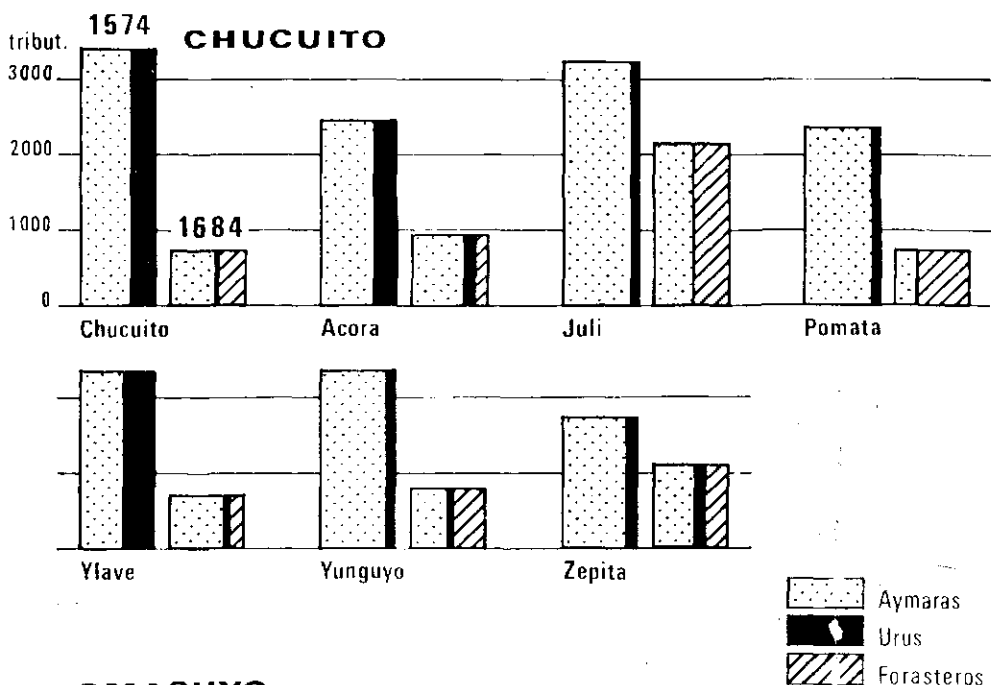
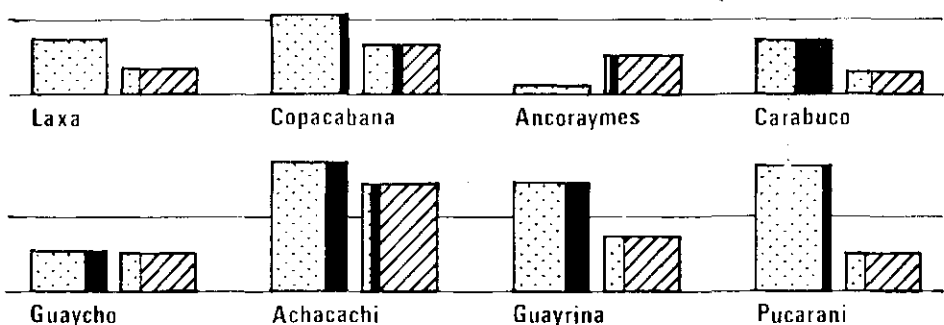


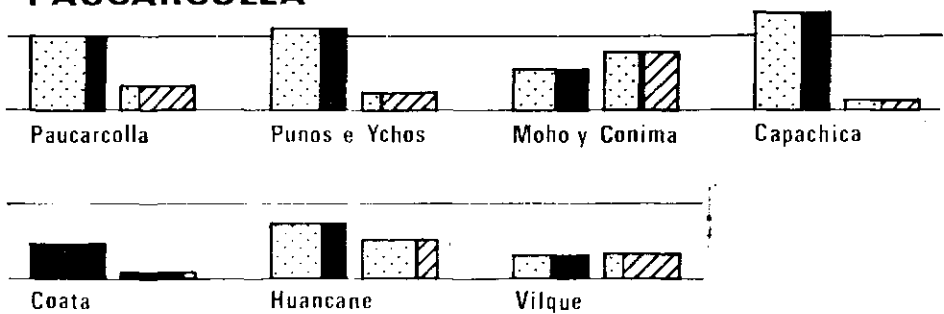
FIG. 4. — Évolution des ethnies entre 1474 (Visite de Toledo) et 1684 (Visite de La Palata). Voir le détail sur le tableau ci-dessus



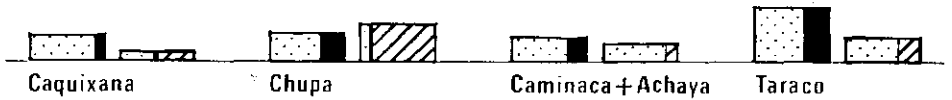
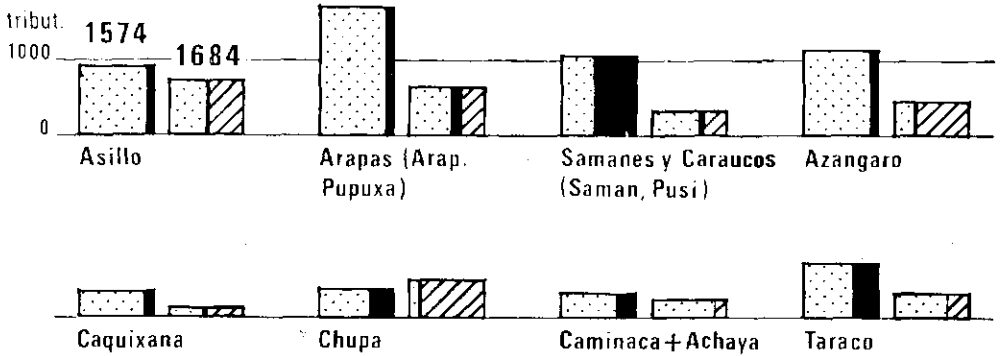
OMASUYO



PAUCARCOLLA



ASILLO - AZANGARO



CAVANA

